

Isaac Blümcher



Alias

Urbain Gohier

Une parod'histoire pour en n'pas... rire !

Ed. Kuruchetra ~ n°39 ~ 2014

Il est effectivement ridicule de dénoncer une parodie en tant que telle, mais il est très sérieux d'en lire les nuances entre les lignes de ce qui n'est pas toujours dit assez explicitement. D'autant que la première politesse avec un écrivain qui se donne la peine de se faire entendre, fut-il d'idéologie contraire à la nôtre, serait de se renseigner sur sa personne et ses arguments. Il se trouve qu'Urbain Degoulet alias urbain Gohier alias Issac Blümcher est tout sauf un plaisantin ou un dilettante, le genre à ne pas se démonter devant un petit duel pour régler quelques principes mal respectés..

La vieille école qui avait le mérite de devoir peser ses mots ! Et quand on voit l'œuvre conséquente de cet homme de pensée et d'action, on ne peut facilement évacuer ses idées comme de simples lubies politiques plus ou moins opportunistes. Certes il semble que son parcours philosophique puisse être critiqué à cause de rebonds plus ou moins cohérents à la lumière du temps, mais ce serait objectif s'il en était fait ainsi pour tout un chacun sans cette fatale faiblesse du "deux poids deux mesures" qui prévaut dans toute société mal fondée. Cette société qu'il dénonce doublement :

- Contre l'infiltration stratégique des clans "juifistes" (*néologisme pour les distinguer des "judéens-judaïstes" non forcément talmudiques - nde*), clans sans foi ni loi, ni même respect pour leurs coreligionnaires qu'ils traitent en chiens de combat. C'est le texte sur la "race dite supérieure", cette chimère infernale qui sature le monde de haine depuis des générations sans fin...

- Contre la complicité tant passive qu'active des citoyens français de tout acabit qu'il accable preuves à l'appui et sans complaisance, se positionnant dans la grande confrontation de la philosophie spirituelle ! C'est l'ouvrage "A nous la France" qui se veut une provocation évidente pour réveiller un peuple sourd et aveugle à son propre destin.

On pourrait facilement succomber à la faiblesse de penser que finalement les choses ne sont pas loin d'être ainsi, peut-être même bien pire en vérité lorsqu'on lit et relit attentivement ce que nos aînés historiens ont fait l'effort de nous léguer malgré l'enterrement systématique de leurs œuvres dans le grand maelström d'une histoire officielle infantilisante. Et pour cause !

Il convient donc à nouveau de faire œuvre de mémoire et de reposer à la lumière du temps les problèmes que nos civilisations ont du affronter à leurs époques respectives, tant bien que mal ! Aujourd'hui, des repères d'équilibre devraient permettre enfin de résoudre certaines équations. Les chartes universelles sont accordées par tous et pour tous, aucune idéologie de haine ne doit pouvoir supplanter cette évidence politique. Les religions ne peuvent en aucun cas sécréter cette haine sans se discréditer !

C'est désormais une affaire de citoyenneté planétaire ou le consensus est d'ordre fédéral au sens collégial, il ne peut en être autrement sans risquer un conflit majeur pire que tout autre. Si c'est ce que veulent sans doute certains groupes identitaires résiduels, il est normal qu'ils soient neutralisés au nom de la communauté humaine qui a surtout besoin de sécurité psychique et d'éducation spirituelle au sens d'une Citoyenneté assumée et responsable dans la réciprocité.

La situation un siècle plus tard presque jour pour jour, n'a pas de quoi nous laisser très optimistes face à cette esprit pathogène qui détruit nos consciences individuelles et collectives, au prétexte que nous serions dépositaires d'une sorte de monopole identitaire exclusif... Ce qui revient à nier la transcendance naturelle de la Nature créatrice qui déploie son Unité à travers une infinie diversité d'intelligence et d'imagination. C'est une Histoire authentique et juste qui doit être "restituée" !

Qu'ils existe des hiérarchies fait aussi partie naturellement de cette puissance de vie unitaire et harmonieuse malgré l'illusion logique de ses divisions, mais cela est à comprendre dans un ordre d'évolution empathique et certainement pas comme une occasion de larcin pour s'emparer d'un bien qui n'appartient en réalité à personne en particulier... Question de bon sens !

Sommaire

<i>Biographie</i>	p 3
<i>Les anti-Semites ont-ils raison</i>	p 5
Livre premier : Le droit de la race supérieure	p 6
<i>Chapitre I</i>	p 7
<i>Chapitre II</i>	p 13
Livre second : A nous la France	p 19
<i>Notre du traducteur...</i>	p 20
<i>Chapitre I : A nous la France !</i>	p 22
<i>Chapitre II : De la trahison chez les français</i>	p 28
<i>Chapitre III : La farce militaire des français</i>	p 32
<i>Chapitre IV : La farce patriotique des français</i>	p 37

Urbain Degoulet alias Gohier

alias Issac BLÜMCHEN

" pamphlétaire "

Éléments biographiques / wikipédia

Orphelin très jeune, Urbain Degoulet adopte le patronyme de son père adoptif, nommé Gohier. La question de son origine familiale reste pour lui un point sensible toute sa vie. Après de brillantes études secondaires au collège Stanislas de Paris où il remportait tous les premiers prix, il obtient une licence ès lettres et une licence en droit. En 1884, il devient rédacteur parlementaire au journal *Le Soleil*. En 1897, lors de la fondation du quotidien socialiste *L'Aurore*, son directeur Ernest Vaughan appelle Urbain Gohier à rejoindre l'équipe de rédaction. Il devient avec Georges Clémenceau l'un des principaux collaborateurs du journal.

Pamphlétaire infatigable, Gohier se dit monarcho-syndicaliste; il soutient des positions politiques ambiguës voire contradictoires : dreyfusard, antisémite, antimilitariste et socialiste. Il soutient Dreyfus principalement par antimilitarisme, et peut-être aussi parce que sa volonté de défendre la justice est plus forte que son antisémitisme. **Emile Zola est un de ses amis**. C'est lui qui provoque la démission de Clemenceau de *L'Aurore*, à la suite de son article du 15 décembre 1899 dans lequel Gohier se vantait d'avoir à lui seul compris l'Affaire Dreyfus "sous les outrages de l'ennemi, sous la réprobation et les reproches des défenseurs de la personne de Dreyfus".

Rédacteur en chef du journal grenoblois *Le Droit du peuple* en 1902, puis du *Vieux Cordelier* en 1903 et du *Cri de Paris* en 1904, directeur du journal antisémite la *Vieille France* de 1916 à 1924, Gohier est également l'un des premiers éditeurs du *Protocole des sages de Sion* en France, avec notamment Roger Lambelin, sans se soucier du problème de l'authenticité du document. En 1898, il est poursuivi à la suite de la publication de son pamphlet antimilitariste "*L'armée contre la nation*" et finalement acquitté. En décembre 1905, il est condamné à un an de prison pour sa participation à l'Association internationale antimilitariste, mouvement proche des milieux anarchistes. Il contribue par ailleurs à des feuilles anarchistes comme le *Cri de Paris* et *Le Libertaire*.

En 1908, il aurait lancé le célèbre surnom "le Tigre" pour désigner Georges Clemenceau. Critique acerbe du socialisme de Jaurès, contempteur de l'armée et du monarchisme trop tiède à ses yeux de l'Action française, Gohier se mêle des principaux débats qui animent la scène politique de la Troisième République et se bat plusieurs fois en duel au pistolet. Dans la *Vieille France*, il met en doute l'antisémitisme et la xénophobie de l'Action française et s'attaque à Charles Maurras en montrant que ses origines en font un "métèque". Il suggère également que Léon Daudet serait d'origine juive lointaine, en le qualifiant de "Davidet" ou de "Ben Daoud".

Pourtant, le directeur de *L'Action française* avait fait son apologie en novembre 1920 à la Chambre, en raison de sa publication des *Protocoles*. Appelant de ses vœux un régime "monarchiste socialiste", il poursuit son œuvre polémique en se faisant le dénonciateur de complots juifs et asiatiques. Au tournant du siècle, il rallie le mouvement néo-malthusien aux côtés de Paul Robin, André Girard, Clovis Hugues, Albert Lantoine, A. Daudé-Bancel, Laurent Tailhade et Georges Yvetot. Durant la Seconde Guerre mondiale, il soutient le gouvernement de Vichy. Gohier écrit alors des articles dans le journal antisémite *Le Pilon*, où il dénonce les complicités juives du Figaro et les complots judéo-bolchéviques.

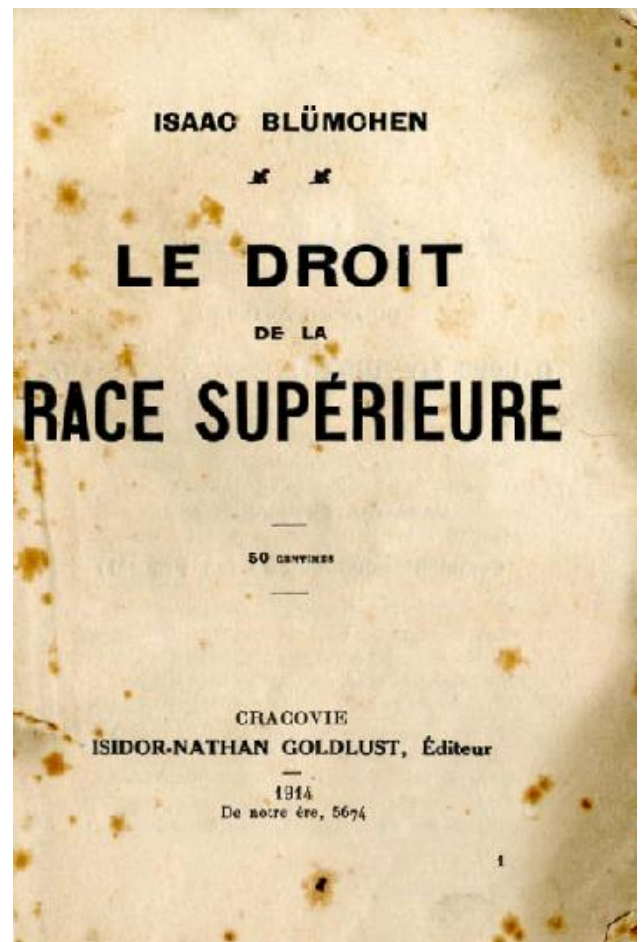
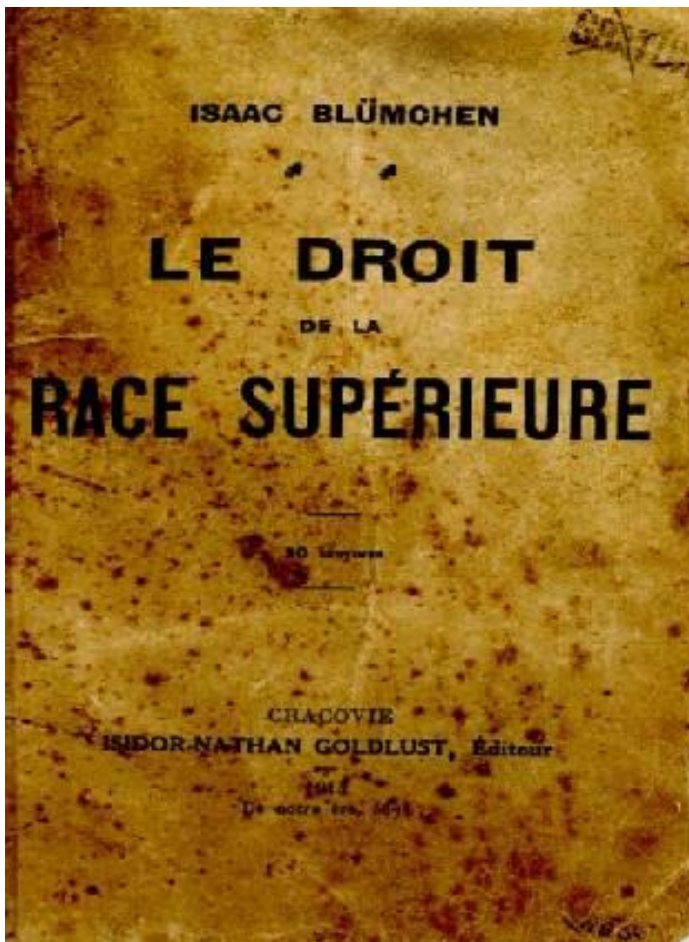
Condamné en 1944, il meurt dans l'oubli en 1951 en laissant une œuvre pamphlétaire considérable qui le range aux côtés d'autres polémistes antisémites de son temps tels Édouard Drumont, Léon Daudet, Henri Béraud, Pierre Dominique ou René Benjamin.

Œuvres

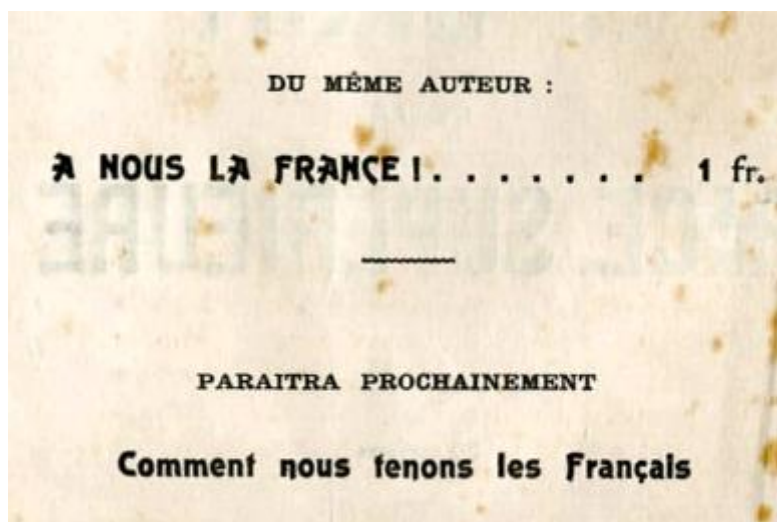
- *Plaisir des dieux*, roman, Paris, F. Juven, [s. d.].
- *La Fin d'un régime : les faillites, le personnel, les mœurs, le gouvernement de l'étranger. Dénouement ? Lutttes politiques ou guerre sociale, deux articles d'un programme monarchiste*, Paris, Chamuel, 1895.
- *L'Absolu*, Paris, Chamuel, 1895.
- Aux sept mille morts de Madagascar. Sur la guerre, propos d'un jeune homme et de M. François Coppée*, notés par Urbain Gohier, « Des idées », no 4, Paris, Chamuel, 1896.
- *Le Centenaire et la résurrection du Directoire : les mœurs publiques, les mœurs privées, l'attente*, Paris, E. Dentu, 1896.
- *Les massacres d'Arménie. Réponse du sultan à M. Clemenceau*, trad. Urbain Gohier, « Des idées », no 5, Paris, Chamuel, 1896.
- *Contre l'argent : crimes, châtiments, remèdes, lois, révolution, chambre ardente, l'opinion*, Des idées, no 6, Paris, Chamuel, 1896.
- *L'Armée nouvelle : le haut commandement, la loi de 1889 condamnée, le service d'un an, l'examen de Saint-Cyr, l'affaire Allaire, lois sur l'espionnage. Pour la paix*, Paris, P.-V. Stock, 1897.
- *Le Nouveau pacte de famine. Le syndicat et son chef, pas de doctrine, un complot politique, un crime social, socialisme capitaliste*, « Des idées », no 8, Paris, Chamuel, 1897.
- *Trois fantoches. F. F., « L'Auguste personne » : il aime l'armée, il aime le clergé, il aime l'argent. La famille, splendeurs. La valetaille. Hanotaux. Méline*, « Des idées », no 9, Paris, Éd. de l'auteur, 1897.

- *L'Armée contre la nation*, Paris, Éditions de la *Revue blanche*, 1898.
- *L'Armée de Condé. Mémorial de la trahison, pour éclairer l'Annuaire de l'armée sous la 3^e République*, Paris, P.-V. Stock, 1898.
- *La Congrégation et les prétoriens*, Paris, Éditions de *La Revue blanche*, 1899.
- « Préface », à Malcolm Mac Coll, *Le Sultan et les grandes puissances*, trad. de Jean Longuet, Paris, Alcan, 1899.
- « Préface » à Paul Vigné d'Octon, *La Gloire du sabre*, Paris, Flammarion, 1900.
- *Aux femmes, par le Groupe de propagande communiste-anarchiste*, « Brochure à distribuer », no IV (Extrait de *L'Aurore*, 27 mars 1899), Paris, Bureaux des *Temps nouveaux*, 1900.
- *Le Ressort. Étude de révolution en 4 actes*, Paris, Éditions de *La Revue blanche*, 1900.
- *Aux travailleurs conscients*, Publié par : Un groupe de socialistes révolutionnaires, Oyonnax, Imprimerie ouvrière, [1901].
- *La guerre de Chine : Dieu le veut ! Assassinats, incendies, viols et pillages commis et racontés par les officiers français aux ordres des missionnaires. Les crimes du prêtre et du soldat*, Paris, Extrait de *L'Aurore*, [1901].
- *À bas la caserne !*, Paris, Éd. de *La Revue blanche*, 1902.
- *L'Ascète au beurre*, Paris, Imprimerie de V. Albouy, [1903].
- *Histoire d'une trahison (1899-1903). Heures d'espoir. La bande Jaurès. Le pacte. La curée. La boue. Socialisme ?*, Paris, 1903.
- *Le Peuple du XX^e siècle. Aux États-Unis*, Paris, E. Fasquelle, 1903.
- *Le Vieux Cordelier*, gazette hebdomadaire rédigée par Urbain Gohier, Paris, Février-avril 1903, Nos 1-7.
- *Les Chaînes*, pièce en 4 actes, adaptation française d'Urbain Gohier et de J. W. Bienstock, Paris, *La Nouvelle Revue*, 1904.
- *E Pétition du pouvoir judiciaire au pouvoir législatif : la terreur juive, après l'armée de Condé, la tribu de Lévi. L'ancien régime rétabli pour les millionnaires juifs. Le déserteur juif du « Figaro ». Le socialisme juif. Sera-t-il permis à un Français de n'être ni jésuite, ni juif ?*, Paris, Éd. de l'auteur, 1905.
- *La République escamotée en Norvège*, documents commentés, Paris, Éd. de l'auteur, 1905.
- *Spartacus*, Paris, *Cahiers de la Quinzaine*, no 12, 6^e série, 1905.
- *L'Antimilitarisme et la paix*, Plaidoirie prononcée en cour d'assises de la Seine, le 28 décembre 1905, notes, Paris, [1905].
- *La Terreur juive. Après l'armée de Condé, la tribu de Lévi. Le socialisme juif*, Paris, Éd. de l'auteur, 1905.
- *Leur République*, Paris, Éd. de l'auteur, 1906.
- (et Henry Geoffroy), *Gestes et profils*, Paris, Charles Davis, 1906.
- *La Révolution vient-elle ? Contre l'argent. Sur la guerre. Le nouveau pacte de famine. L'autre affaire du collier. Lettre du sultan à M. Clemenceau*, Paris, Éd. de l'auteur, [1906].
- *Zola au Panthéon*, Paris, Éd. de l'auteur, 1907.
- *Le Pot au but*, comédie inédite, Paris, [éditeur non indiqué], Extrait de *Fantasio*, 1908.
- (et Jean Drault), *Le Jeu de l'amour et des beaux-arts*, comédie en 1 acte (Paris, Grand Guignol, 8 avril 1909), Paris, Librairie théâtrale du Nouveau Siècle, « Répertoire du Grand Guignol », 1910.
- *Pour nos victimes. Les Bêtes*, Paris, A. Messein, 1910.
- *Pour nos victimes. La femme, l'enfant*, Paris, A. Messein, 1910.
- *Le Réveil, garder une patrie, refaire un peuple*, Paris, Éditions de *L'œuvre*, 1911.
- *Un peu d'idéal*, Paris, A. Messein, 1911.
- (et Henri Rochefort, *Gustave Hervé*, Gaston Calmette, Gustave Téry), *Le Régime abject, l'Assommoir national*, Oeuvre, 1912.
- **[Isaac Blümchen], À nous la France !, Cracovie, I.-N. Goldlust [adresse de fantaisie, Paris], 1913.**
- **[Isaac Blümchen], Le Droit de la race supérieure, Cracovie, I.-N. Goldlust [adresse de fantaisie, Paris], 1914.**
- *Pour être sages*, Paris, Payot, 1914.
- *La Sociale*, Paris, La Renaissance française, 1914.
- *La Censure. Septembre 1915*, Paris, [éditeur non indiqué ; 11, boulevard du Palais], [1915].
- *La Grande guerre. Gardons la France aux Français*, Paris, H. Floury, 1915.
- *Le Spectre du Quatre-Septembre. « Marcel Sembat, je te prends pour otage ! »*, Paris, [éditeur non indiqué ; Palais], [1915].
- *Lettre cordiale à Son Excellence le citoyen Marcel Sembat, ministre des travaux publics*, Paris, [éditeur non indiqué], [1915].
- *Vers la guerre civile. Joseph Caillaux ou la Nouvelle conspiration de Catilina*, Paris, [éditeur non indiqué], [1915].
- *1914-1916. Le Vrai monument de la victoire*, frontispice de Eugène Grasset, Paris, Maison du livre, 1916.
- *Menaces du sans-patrie Hervé, le « camarade de Caserio » exagère*, Paris, [éditeur non indiqué ; 11, boulevard du Palais], [1916].
- *L'Œuvre française*, journal dirigé par Gohier, Paris, n 1, 14 décembre 1916. - Nos 1 à 22, 14 décembre 1916-19 mai 1917 : *La Vieille France*, journal dirigé par Gohier.
- *Réponse aux socialistes du Kaiser. Comment je n'ai pas tué le traître Jaurès*, [Paris], [éditeur non indiqué], 1916.
- *La Race a parlé. Leçons et moralités de la Grande guerre*, Paris, La Renaissance du livre, [1917].
- *Retournons à la terre ! C'est le salut !*, Paris, Larousse, « Brochures Larousse », [1917].
- *Les Gens du Rey. Sidi Maurras ben Ma'aras ou le Maure pion*, Tours et Paris, Arrault et Cie, 1926.
- *Protocoles des Sages d'Israël*, Paris, Éditions de la revue *La Vieille France*, [1926].
- *Pour l'égalité devant la loi*, Résistance (le 1^{er} mai 1926) de monsieur le Ministre des finances, Paris, G. Dargon, [1926].
- *Cassandre ou la Folie des blancs*, Paris, Éditions Georges Anquetil, 1927.
- *Paroles d'un Français*, Paris, Éditions Baudinière, « Bibliothèque du lettré », [1931].
- *La Vraie Figure de Clemenceau*, Paris, Éditions Baudinière, « Bibliothèque du lettré », [1932].
- **[Isaac Blümchen], Le Droit de la race supérieure, nouvelle édition, Cracovie, I.-N. Goldlust et Paris, Centre de doc, [1933].**
- *Le Complot de l'orléanisme et de la franc-maçonnerie*, Paris, Éd de l'auteur, 1934. Texte en ligne
- *Mon jubilé, après cinquante années de journalisme (1894-1934)*, Paris, Éd. de l'auteur, 1934.
- *Mon jubilé, après cinquante années de journalisme (1884-1934)*. 3^e édition accrue de notes et comprenant procès, plaidoirie, affaire Coty, Paris, Joigny Société d'éditions et d'imprimerie, 1937.
- **[Isaac Blümchen], À nous la France !, nouvelle édition, Cracovie, I.-N. Goldlust et Paris, Office de propagande nat., 1938.**
- *Mon jubilé, après cinquante années de journalisme (1884-1934)*, avant-propos de Jean Mabire, préface de Georges Pioch, 3^e éd. accrue de notes et comprenant procès, plaidoirie, affaire Coty, Paris, Déterna, 1999.
- *L'armée contre la nation. La révolution vient-elle. Refaire un peuple*, Lyon, Éditions Irmisul, 2000.

Le petit livre



qui nous fait..



Marron !!

Le Droit de la Race Supérieure

Chapitre I

Enfin, le peuple juif est maître de la France. Les gouvernements et les nations reconnaissent le fait officiellement. Alphonse XIII, roi d'Espagne, de la maison de Bourbon, est venu en France au mois de novembre 1913. Il est allé chez le président Poincaré, pour une partie de chasse à Rambouillet. Mais il est allé chez notre Edouard de Rothschild pour traiter des affaires de l'Espagne avec la France.

Sa Majesté catholique le roi d'Espagne, hôte d'un Juif ! Charles-Quint, Philippe II, Henri IV, n'avaient pas prévu ça. Lorsque Carlos de Portugal accrochait le grand cordon de l'Ordre du Christ après un Rothschild, il ne prostituait au Juif que son Dieu; Alphonse XIII s'est prostitué lui-même. Ferdinand, tsar de Bulgarie, des maisons d'Orléans et de Cobourg, venant en France pour traiter des affaires de son pays, n'avait pas même rendu visite au président Fallières : il était allé directement chez notre Joseph Reinach, et il y avait trouvé les ministres de la République.

(Lorsque la police de la République se décida à perquisitionner chez Reinach, le bandit des chemins de fer du Sud, du Panama et des Lits Militaires, elle y trouva des dossiers diplomatiques que le Ministère des Affaires étrangères avait refusé de communiquer à la commission parlementaire "en raison du Secret d'Etat". Nos secrets d'Etat sont en sûreté chez les Reinach (de Frankfurt-am-Mayn).

Notre conquête est désormais un événement accompli. J'ai expliqué (Voir *A nous la France!*) que nous ne voulions pas "faire sortir de France les Français" comme l'ont dit témérairement quelques-uns des nôtres, exaltés par la victoire. Nous ne supprimons que les Français rebelles à notre domination, c'est-à-dire une poignée d'énergumènes. La masse docile et laborieuse des indigènes nous est nécessaire, ainsi que les Ilotes étaient nécessaires aux Spartiates en Laconie et que les Hindous sont nécessaires aux Anglais en Hindoustan. Il nous suffit de tenir en main les rouages directeurs du pays et d'exercer le commandement.

Nous pouvons l'exercer au grand jour. Pendant les trente premières années de la république, nous avons dissimulé notre puissance et nos progrès; avec le XX^e siècle, l'ère juive s'est ouverte; nous régnons, et entendons que le monde le sache.

Nous régnons sur la France en vertu du même droit qu'ont invoqué les Européens pour anéantir les Peaux-Rouges et pour asservir les Cafres ou les Congolais : *le droit de la race supérieure* sur une race inférieure. C'est une loi de nature. La supériorité de la race juive et son droit à la domination sont établis par le fait même de cette domination. Les vaincus s'inclinent devant l'évidence.

L'indigène français ne manque pas d'une certaine intelligence. Il commence à comprendre ce qu'il peut gagner en acceptant l'inévitable. Il sollicite nos enseignements, nos conseils, nos impulsions dans tous les ordres d'activité, politique, économique, artistique, philosophique, littéraire.

C'est à l'école primaire, au lycée, à la Sorbonne, dans les grands établissements d'enseignement supérieur, que se forment toutes les classes de la nation, que la plèbe acquiert les quelques notions sur lesquelles elle vivra toute sa vie, et que la bourgeoisie amasse les idées qu'elle tient ensuite pour définitives.

Sagement, nous nous étions emparés de l'Instruction publique à tous les degrés, avant de démasquer notre dessein politique. L'Université, ses conseils, ses programmes, sont entre nos mains; les plus modestes manuels de l'école primaire comme les chaires les plus orgueilleuses des Facultés subissent notre censure.

A l'Ecole Normal supérieure comme à l'Ecole Polytechnique, nos hommes contrôlent tout, décident de tout. Une grande partie des éditeurs qui publient les livres scolaires sont Juifs, et les professeurs indigènes qui travaillent à leurs gages doivent se conformer à notre pensée.

La Sorbonne entière nous est dévouée, le Collège de France tremble devant nous : dans la scandaleuse affaire Curie, les pontifes et les maîtres de la culture "française" ont fait bloc contre la mère de famille française pour servir notre sœur Salomé Slodowka.

Nous avons expurgé l'histoire française de ses fastes. Par notre volonté, les indigènes français ignorent ou renient les siècles de leur passée qui précéderent notre avènement. Ils croient que la France était plongée dans la barbarie, dans le fanatisme, dans la servitude, dans la misère, avant l'époque où les Juifs affranchis se dévouèrent à l'affranchir.

L'histoire de France n'est plus que l'histoire de la conquête de la France par Israël, commençant par l'intervention des Loges maçonniques à la fin du XVIII^e siècle, s'achevant en apothéose au XX^e siècle.

En même temps que nous effaçons des programmes ou que nous supprimons de l'enseignement effectif ces inutiles légendes, ces absurdes réveils du passé, disait Joseph Reinach dès 1895, nous proscrivons ce que les Français appelaient naïvement l'Histoire sainte, c'est-à-dire l'histoire de nos tribulations, le tableau de nos superstitions, le récit de nos fureurs et la mémoire de nos origines.

Interrogez, à l'arrivée de la classe dans les casernes, les conscrits français qui composeront bientôt le corps électoral vous diront volontiers que Louis XI était le père de Louis XII et le grand-père de Louis XIV, tous tyrans lubriques et féroces, ou que Jeanne d'Arc fut un général de Napoléon; ils ne pourront pas dire que les Juifs arrivent de Palestine par les ghettos de Russie et d'Allemagne : car deux cent mille instituteurs, surveillés de près, leur enseignent qu'un Juif est un Normand, un Provençal ou un Lorrain de religion particulière, aussi bon et vrai Français que les autochtones.

Nous avons ouvert à Paris une *Ecole des Hautes Etudes Sociales*, pour enseigner à la jeunesse bourgeoise "la morale, la philosophie, la pédagogie, la sociologie, le journalisme" et tout ce qui touche à la vie publique. Les administrateurs, avec un général qui porte le nom prédestiné de Bazaine, s'appellent Théodore Reinach et Bernard; le conseil de direction comprend nos Juifs Eugène Sée, Félix Alcan, Dick May (Juive, secrétaire générale), Diehl, Durkheim, Joseph Reinach, Félix Michel.

Les professeurs pour 1913 -1914, avec quelques indigènes dont la soumission aveugle nous est garantie, s'appellent Théodore Reinach, Leon, Friedel, Cruppi-Cremieux, Dwel-shauvers, Hadamard, Brunshwig, Milhaud, Meyerson, Blaringhem, Rosenthal, Levy-Wo-gue, Gaston-Raphael, C. Bloch, G. Bloch, Hauser, Mantoux, Moch, Worms, Yakchtich, Weyll-Raynal Levy-Schneider, Bergmann, Zimmermann, Rouff, Leon Cahen, Caspar, Georges-Cahen Bash, Mandach, Boas-Boasson, Mortier, Bluysen, Elie May, Edmond Bloch, etc

Tous remplissent d'ailleurs des fonctions importantes, des postes de commandement, dans la haute Université ou dans les Administrations centrales. Nous a-t-on assez jeté à la face, autrefois, le nom de nos ghettos ! Eh bien nous avons fait de la Sorbonne un ghetto, de l'Université un ghetto, des grandes Ecoles françaises autant de ghettos.

C'est dans le ghetto des Hautes Etudes Sociales que les jeunes Français de la classe aisée ou riche viennent apprendre à penser, apprendre à vivre la vie publique, modeler leur pensée sur la pensée juive, abolir leurs instincts héréditaires devant la volonté juive, s'exercer au seul rôle que nous leur permettions d'ambitionner : au rôle de zélés serviteurs, de parfaits valets d'Israël.

Mais nos jeunes Juifs gardent toujours la préséance. Quand Levy-Brühl, président les jurys de philosophie, décerne les diplômes de la Sorbonne, il nomme d'abord les élèves Abraham, Durüheim, Fligenheimer, Gintzberg, Israël, Lambrech, Kaploun, Lipmann, Guttmann et Spaier. Ensuite, les indigènes.

Notre Joseph Reinach vice-préside la commission de l'armée. La commission chargée de fouiller les archives de la Révolution, la commission chargée d'explorer les documents diplomatiques du second Empire et d'éclairer les causes de la guerre franco-allemande, ont à leur tête Joseph Reinach.

Tous les secrets militaires, tous les dossiers historiques, sont à la merci de Joseph Reinach. Quand Joseph Reinach descend de la tribune parlementaire ou il vient de régler l'organisation de l'armée française, Théodore Reinach lui succède (11 nov.1913) pour défendre les vieilles églises de France contre le vandalisme des indigènes.

Au Conseil de l'Enseignement, c'est Théodore Reinach qui propose contre les pères de famille indigènes des déchéances civiques, politiques, et des peines infamantes, s'ils ne livrent pas leurs enfants à l'instituteur approuvé d'Israël.

C'est Théodore Reinach qui prend la peine de rédiger de petits *Traité*s de grammaire pour enseigner aux Français leur propre langue. Et Joseph Reinach encore révèle aux lecteurs du *Matin* (entre Blum, Porco-Rico, Weyll et Sailerschwein) que Corneille est l'auteur de *Phèdre* !

Nous aurions pu, dans ces rôles divers, employer un plus grand nombre des nôtres; nous avons des "Herr" à l'Ecole Normale, des "Carvalho" à Polytechnique, des "Bloch, Cahen et Levy" dans toutes les chaires supérieures. Mais nous avons pensé qu'il fallait répéter partout le nom de Reinach, qui a subi tant d'outrages en diverses conjonctures.

Plus les indigènes français montrèrent alors d'insolence, plus il importe de les humilier, de les prosterner devant la famille juive qu'ils avaient osée salir. Lorsque nos savants Juifs auront enseigné le français aux indigènes de France, nous leur enseignerons encore l'hébreu et le *yiddisch* car il faut que les vaincus parlent la langue du vainqueur.

La proposition en a été faite avec beaucoup de raison par "*l'Univers Israélite* et par "*l'Echo Sioniste*", en octobre 1912 : "L'hébreu est une langue classique au même titre que le grec; la République doit créer le baccalauréat hébreu-latin, où les candidats pourraient choisir comme textes *Isaï* et les *Proverbes*. Cet enseignement fournirait un travail rémunérateur à nos rabbins de province.

D'autre part, il est logique d'apprendre notre langue aux Français comme les Français apprennent leur langue aux Annamites et aux Malgaches. C'est même indispensable, puisque le *yiddish* et l'hébreu deviennent la langue des réunions politiques (salle Wagram, présidence Jaurès), des meetings professionnels (Bourse du travail, convocations spéciales par *l'Humanité*), et des campagnes électorales (élections municipales de Paris, IV^e arrondissement, candidature socialiste par affiches en caractères hébraïques).

L'accomplissement de nos desseins souffrirait un fâcheux retard, si les Juifs importés d'Allemagne, de Russie, de Roumanie et du Levant étaient obligés d'apprendre le français avant d'obtenir la naturalisation et les droits de citoyens français. Nous avons besoin qu'ils soient *tout de suite* à l'abri d'une expulsion, et *tout de suite* électeurs, éligibles, admissibles aux premières fonctions du pays.

C'est pourquoi nous avons placé à la direction de la Sûreté générale, comme chef du service des *Déclarations de résidence, Permis de séjour, Admissions à domicile et Naturalisations* notre Griimbach, soigneusement choisi par *l'Alliance israélite*.

C'est pourquoi aussi nous avons imposé au Parquet et au Tribunal de la Seine, pour nos immigrants juifs, une procédure spéciale. Pour les Juifs, et pour les Juifs seulement, le Tribunal et le Parquet acceptent comme pièce d'identité suffisante, suppléant à tout état-civil, un *acte de notoriété* fabriqué par n'importe quel rabbin et certifié par sept de nos frères. Ainsi nos Juifs prennent en arrivant les noms qui leur plaisent, dissimulent leur passé, leurs condamnations, les raisons pour lesquelles ils cherchent refuge en France.

Le Parquet va jusqu'à dispenser les Juifs, les Juifs seuls, de toute légalisation pour les pièces qu'ils veulent bien produire. Une signature de rabbin, lequel n'a même pas à prouver qu'il est rabbin, est un talisman devant lequel tout s'incline. Voilà comment nous avons pu installer dans Paris une armée de cinquante mille Juifs ignorant le français, mais citoyens français.

Des circonscriptions électorales presque entières ne parlent que notre langue : en Algérie, par exemple; à Paris, dans les 3^e, 4^e et 18^e arrondissements. La liste électorale de Constantine se compose, pour plusieurs milliers de noms, de nos Zaouch, Zemmour, Zammit, Zerbola, Kalfa (fils) de Simon, Kalfa de Judas, Kalfa d'Abraham, Mardochee d'Abraham, Monchi de Mardochee, Nessim de Mardochee, Rahmin d'Abraham, Samuel d'Aaron, Salomon d'Isaac, Chloumou de Simon, Chloumou de Moïse, Elie d'Isaac, etc.

Et nos frères, qui donnent ainsi à la France ses législateurs et ses ministres (Etienne, Thomson), ne savent pas le français. Donc, les Français doivent savoir le *yiddish*. Nous voulons que, pour la génération prochaine, l'hébreu soit langue officielle de la France, au moins sûr le même pied que le dialecte indigène.

Dans une thèse approuvée par la Sorbonne, et préfacée par M. Andler, professeur à la Faculté des lettres de Paris, notre docteur Pines a suffisamment établi que le *yiddish* est une langue littéraire illustrée par nos écrivains qui ont "transformé en diamants les pierres de la route de l'exil", et bien digne de prendre rang à côté du jargon français.

La Sorbonne a fait docteur ès-lettres notre "*Pines*" pour s'associer à sa démonstration. Il n'y a pas d'instituteurs juifs dans les écoles primaires publiques : le salaire est trop maigre, mais l'état-major de l'enseignement primaire est peuplé de nos hommes. Dans les lycées de Paris, comme Janson-de-Sailly et Condorcet, nos Juifs règlent tout.

Jamais nous n'admettrions qu'un Français professât dans les écoles juives, qu'il enseignât l'histoire d'Israël et qu'il commentât nos Livres saints devant les petits Juifs. Les petits Français reçoivent les leçons de nos Juifs et, sont modelés par la pensée juive.

Notez bien ce trait, qui résume la situation des deux races : dans aucune famille française vous ne trouverez de domestiques juifs, de servantes juives. Toutes nos familles juives sont servies par des domestiques français : *la race supérieure, servie par la race inférieure*.

Arrêtez-vous devant la banque Rothschild, rue Laffitte, ou devant l'hôtel Rothschild, rues de Rivoli et Saint-Florentin : vous y verrez des agents de police en tenue, qui veillent sur notre chef, sur le maître de la France. Pas un crime, pas une catastrophe ne les détournerait un instant de leur devoir. C'est le symbole de la France, vouée au service d'Israël.

Voici un Congrès des *Jeunes Républicains* qui se réunit. Sur l'estrade, comme hôtes d'honneur, nos Reinach, Strauss, Roubinovitch. Les présidents secrétaires, orateurs, sont nos Juifs Birch, Storm, Levy, Cahen, etc. Les jeunes indigènes écoutent, et nus obéissent.

Voici une Association de *Jeunes filles républicaines* : au comité, Mlles Klein, Halbwachs. Aux conférences des *Annales*, à *l'œuvre du Secrétariat féminin*, dans les Liges pour le Droit des femmes, pour le Suffrage des femmes, la tête des œuvres philanthropiques et des œuvres pédagogiques, à l'Ecole Normale de Sèvres, à l'Ecole normale de Fontenay, dans toutes les réunions féminines ou féministes de Paris et de province, qui préside, inspire, dirige ? Nos Juives, nos modernes Judiths, nos Esthers dévouées : Mme Cruppi-Crémieux, Mme Moll-Weiss, Mme Dick May, Mme Léon Braunschweig, Mme Boas, Mlle Marguerite Aron...

Et les femmes françaises, les jeunes filles françaises, dociles, conscientes de l'infériorité de leur race et de leur infériorité personnelle, se tiennent modestement devant la présidente juive, la conférencière juive, la directrice juive, comme les petites Annamites et les petites Malgaches autour *d'une* institutrice européenne.

Race supérieure, race inférieure !

Ainsi trente-huit millions *d'indigènes français* ne lisent que des revues et des journaux rédigés par nos Juifs ou par des hommes à nous, ils n'étudient leur histoire que dans nos manuels fabriqués sous notre contrôle, et leurs auteurs classiques que dans des éditions annotées, commentées par nos scribes. Morale, psychologie, politique, journalisme, art ou finance, ils ne connaissent rien que par nous.

Et quand ils croient boire de la bière française dans une brasserie "Pousset" ils boivent en réalité de la bière juive dans une brasserie Levy (des familles Levy, Jacob et Reiss). Ou s'ils croient armer leurs bateaux avec de l'artillerie française, ils achètent en réalité leurs canons dans une usine Levy (Commentry).

Incapables de produire et de vendre les objets nécessaires à leur vie matérielle ou les œuvres nécessaires à leur vie intellectuelle, comment les Français pourraient-ils se gouverner eux-mêmes ? Comment pourraient-ils exploiter l'admirable pays que Jéhovah nous destinait depuis la destruction du Temple ?

Nous avons pris en mains le pouvoir. Aux élections de 1910, trente juifs étaient candidats, une dizaine ont été élus : C'est à dire que, dans une dizaine de circonscriptions, les indigènes français ont déjà compris qu'ils ne trouveront pas parmi leurs frères des représentants comme nos Juifs. La *supériorité du Juif* éclate aux yeux du peuple.

En 1914, nous aurons deux fois plus de candidats, nous occuperons deux fois plus de sièges. Déjà avec le livre "A nous la France", j'ai montré le Président de la République dans notre dépendance étroite et les ministères occupés par des Juifs ou par des indigènes mariés à des Juives.

Notre spirituel et considérable Henri Amschel (au théâtre, Henri de Rothschild), qui fait des mots d'auteur, appelle familièrement M. Poincaré : le sire concis. Nos grands critiques Blum, Weyll et Porco-Rico (dit Porto-Riche), trouvent ce mot exquis. On l'avait déjà lu dans La Vie de Bohème, appliqué à Pépin-le-Bref. Mais la plaisanterie d'Henri Amschel est plus savoureuse, parce qu'elle vise à la fois la stature du Président et son zèle pour Israël.

Quand un politicien célibataire manifeste des ambitions, comme le jeune Besnard ou le jeune Renoult, nous l'obligeons d'épouser une Juive s'il veut un portefeuille. S'il s'agit d'un politicien marié à une Française, nous lui imposons le divorce, et le mariage encore avec une Juive.

Tel Baudin, le grand "dépendeur d'andouilles" que nous avons poussé à la Marine il a répudié sa Française pour épouser notre sœur Ochs, qui l'accompagnait *dans les inspections* de la flotte (avril 1913). En arrivant rue Royale, son premier geste fut de désigner comme avocat du ministère notre frère Schmoll.

Le barreau de Paris ne broncha pas. On doit reconnaître que le barreau de Paris manque d'héroïsme. Il n'a que le culte du succès. Il avait repoussé durement Aristide Briand, gueux et flétri, Aristide Briand ministre vit l'Ordre à ses genoux.

Pendant l'affaire Dreyfus, quand la victoire des nationalistes semblait probable, les avocats insultaient les dreyfusards au Palais de Justice, les frappaient, voulaient les jeter à la *Seine*, depuis la victoire juive, l'Ordre est soumis aux Juifs. Nos avocats juifs s'emparent des bons dossiers, accaparent la publicité fructueuse, intimident les magistrats non circoncis.

J'assistais à cette audience de la IX^e chambre où notre Levy-Oullman, défendant quelques Juifs de la basse pègre arrivés fraîchement d'un ghetto russe, clamait avec assurance : Mes clients sont de bons Français; ils sont aussi bons Français, meilleurs Français que n'importe qui dans cette enceinte ! Les avocats indigènes, aussi bien que le substitut et les trois juges, restaient muets sous l'outrage.

Voilà comme il faut traiter les Français. Le temps de la prudence est passé. De l'audace, frères ! De l'insolence ! Les vaincus baissent le nez. Ce trait du barreau de Paris est symétrique au trait de la Société des Gens de Lettres, choisissant pour représenter les écrivains français en Russie notre Juif Kohan (d'Odessa), dit Smenoff, qui s'est vanté de "faire sortir de France les Français gênants".

Avertie, sommée d'épargner à ses adhérents cet outrage, la Société des Gens de Lettres s'y est obstinée. Car elle a peur de nous ! Quels sont les barbouilleurs de papier que nous ne tenons pas par quelque sportule ? "Oignez vilain, il vous poindra, poignez le Français, il vous oindra".

C'est pourquoi notre sœur Ochs a contraint son mari Baudin de livrer à notre Schmoll les dossiers de la Marine. Si la Marine plaide contre les fournisseurs Levy et Paraf, la cause est entendue... Baudin, ministre, est tombé, Schmoll reste.

L'opposition socialiste, pour attaquer le ministre de la Guerre Etienne, a répété que cet homme d'affaires était en même temps fournisseur de l'armée : président des Tréfileries du Havre, qui fournissent la matière des douilles de cartouches. Mais les socialistes n'ont jamais signalé que le conseil d'administration comprend, avec le président Etienne, nos Juifs Weiller, Hauser, A. Cahen, E. Cahen, Einhorn (vice-président), etc.

Dans toutes les sociétés de grandes fournitures, surtout pour la Guerre et la Marine, la proportion de Juifs est la même. Car nous avons besoin des renseignements confidentiels, et nous voulons les gros profits. Notre Lazare-Weiller s'offre le luxe de donner quelques rouleaux de pièces d'or aux aviateurs militaires : c'est de l'argent bien placé.

Notre Cornelius Herz et notre Reinach des *lits militaires* le savaient. Nos Levy, Salmon, Cain, Hanen, Wertheimer, qui expédient la "charogne à soldats" dans les garnisons de la frontière le savent aussi.

Mais nous n'aimons pas qu'on en parle. A la Chambre, que le président s'appelât Brisson ou Deschanel, il n'a jamais été permis de prononcer le nom sacré de Rothschild ni d'incriminer un Juif. Le parti socialiste est à nous, parce que nous entretenons ses journaux, ses organisations, ses tribuns.

Le parti radical et radical-socialiste est à nous : son secrétaire général est un Cahen, ses membres sollicitent et reçoivent pour leurs élections les subsides des banques Rothschild et Dreyfus. Le comité Mascuroud, qui est la plus riche et peut-être la plus influente agence électorale de la République, renferme quatre-vingts % de Juifs : 5 Bernheim, 9 Bloch, 6 Blum, 9 Callen, 4 Cahen, 10 Kahn, 7 Dreyfus, 5 Golds-Chmidt, 4 Hirsch, 29 Levy, etc.

Du socialiste Jaurès au radical Clémenceau, il n'y a pas de politicien gras ou maigre qui ne soit à nos gages. Nous les surveillons par leurs secrétaires juifs et leurs maîtresses juives, filles de théâtre ou de tripot, baronnes d'aventures ou marchandes la toilette.

Quand leurs rivalités suscitent entre eux des querelles qui gêneraient notre politique, nous leur imposons la paix. C'est nous qui avons réconcilié ces deux mortels ennemis, Clemenceau et Rouvier, dans la nuit sinistre où périt un Reinach. C'est nous qui avons réconcilié chez Astruc les deux rivaux perfides, Deschanel et Poincaré, par devant nos Merzbach, Sulzbaeh et Blumenthal.

Pour seconder la Synagogue et le Comité de l'Alliance israélite, nous avons fondé dans Paris des Loges maçonniques où nos frères délibèrent seuls, à l'abri des profanes. Toutes les Loges maçonniques sont peuplées de nos Juifs, mais nul ne pénètre dans nos Loges juives, tel, les que la Loge Goethe, fondée en 1906 par les frères Dubsky, Fischer et Bouchholtz. On n'y parle que l'allemand et le *yiddish*.

De là partiront les ordres qui jetteront dans la rue nos cinquante mules immigrés, browning au poing, pour la grande Pâques, au son des canons allemands. Notre, frère Jost van Vollenhoven, bon Juif de Rotterdam, a été nommé par la République vice-roi de l'Indo-Chine française. Sa chance est encore plus belle que celle de Gruenbaum-Bailin, bon Juif de Francfort, président du Conseil de préfecture de la Seine, ou que celle d'Isaac Weiss, secrétaire général du Conseil municipal.

Aussitôt que naturalisé, Vollenhoven était entre dans l'administration coloniale comme scribe à 2.000 francs, dix ans après, il règne sûr un immense empire, arrosé de sang et de milliards français. Jamais un Français n'a fait une pareille carrière. Les Annamites voient de leurs yeux la distance qu'il y a *du* Juif au Français, ils connaissent maintenant leur vrai maître.

Un pays où, sûr douze millions de citoyens, il n'y a pas un homme, où le gouvernement proclame à la face du monde qu'il n'y a pas un homme capable d'administrer sa plus grande colonie; un pays qui est réduit à faire venir de Rotterdam un petit Juif pour gouverner l'Indo-Chine, de Francfort un petit Juif pour gouverner Paris, et de tous les ghettos allemands, russes, roumains, levantins, des Juifs pour gouverner ses provinces, ses finances, ses bureaux, ses armées, est un pays fini un pays vacant, *un pays à prendre*.

Eh bien, nous le prenons ! Le Maroc aura le même sort que l'Indo-Chine. Commercialement, tout ce qui échappe aux Allemands tombe au pouvoir des sociétés formées par nos Cahen, Nathan, Schwab et Blum.

Les officiers français parlent avec une émotion naïve des enfants juifs qui les accueillaient dans les villes marocaines par un compliment en langue française : comme s'il n'était pas naturel de voir nos frères, opprimés par les Marocains, recevoir les Français en libérateurs ! Dans quelques années, grâce aux Français, les Juifs du Maroc se trouveront maîtres du pays où ils gémissaient dans la crasse, maîtres des Marocains vaincus, maîtres aussi de l'armée française, épée et bouclier d'Israël.

L'exemple de l'Algérie est là. Les Arabes et les Kabyles qui nous traitaient jadis comme des chiens sont aujourd'hui, grâce à la France, moins que des chiens devant nous. Leurs terres, leurs troupeaux, les fruits de leur industrie sont à nous. S'ils bougent, les soldats français nous défendent.

En Crimée, en Italie, au Mexique, à Madagascar, au Tonkin, sur les champs de bataille de 1870, les Arabes et les Kabyles ont versé leur sang pour la France. Mais la France continue de les tenir dans la poussière de nos sandales. C'est nous que la France a faits citoyens, électeurs, souverains. C'est nous qui nommons les Etienne et les Thomson, géants de nos affaires, arbitres des destinées françaises.

Au *Journal Officiel* du 16 décembre 1912, on trouve cette impudente pétition, qu'ont signée plusieurs milliers d'Arabes de Mascara, Tebessa et pays voisins :

Monsieur le Président,

Nous nous permettons de vous faire remarquer la situation vraiment déplorable qui nous est faite *comparée a celle des israélites* et des étrangers domiciliés en Algérie.

Etant comme eux soumis a l'impôt du sang, nous sommes leurs égaux au point de vue du devoir; mais au point de vue du droit, il n'en sera pas ainsi et nous trouverons nos enfants dans une situation manifestement inferieure vis-à-vis d'eux.

Des leur sortie du régiment, les *israélites jouissent de tous les droits du citoyen français*, et nous non. Permettez-nous de vous citer deux exemples :

- 1° Aujourd'hui arrive en Algérie une famille de nationalité quelconque, le plus souvent ne parlant ni ne comprenant un *mot de français*; elle a un fils qui veut entrer dans l'armée, et son père signant, simplement une déclaration, il est incorporé et fait deux ans de service militaire; à sa sortie du régiment, il est Français et jouit de tous les droits et prérogatives du citoyen français.

Peut-on le mettre en parallèle avec nos enfants qui, depuis leur plus tendre enfance, aiment la France ? Eh bien, cet étranger qui, malgré son service, ne parle pas le français et reprend, on rentrant chez lui, sa langue d'origine, *est Français et nos enfants restent étrangers*.

- 2° Un ancien officier de tirailleurs ou de spahis, retraité, presque toujours décoré de la Légion d'honneur, rentre dans la *vie civile*; il reste absolument étranger, il ne jouit d'aucun droit du citoyen français, bien que pendant trente ans, il ait exposé sa vie sur les champs de bataille; mais l'étranger qui a fait seulement deux ans est Français de ce fait.. Si nous avons des devoirs remplir, nous désirons avoir les mêmes droits que les israélites...
-

Voyez-vous ça les mêmes droits que les Israélites ! La Chambre française n'a pas fait l'honneur d'une réponse a cette requête insensée.

L'Arabe est le sujet du Français, qui est le sujet du Juif : chacun garde son rang !

Chapitre II

Notre conquête de la France a été facilitée par une suite de conjonctures heureuses, Jéhovah combat si ouvertement pour nous qu'il tourne à notre avantage même les résistances opposées à notre effort. Nous trouvons à chaque pas des alliés inattendus. Et nos ennemis, involontairement, nous servent.

Dans ces vingt dernières années, nous avons eu devant nous le parti nationaliste, le parti catholique, le parti néo-royaliste : les nationalistes ont capitulé tout de suite, l'Eglise romaine ne se risque pas de nous rendre coup pour coup, le parti néo-royaliste est notre meilleure sauvegarde.

Le parti nationaliste, composé des débris du parti boulangiste était à nous sans combat. M. Déroulède, subventionné de 200.000 francs par M. de Rothschild (*Voir le Testament d'un Antisémitisme, par Ed. Drumont*), intime ami d'Arthur Meyer, ancien acolyte d'Alfred Naquet, MM. Galli et Dausset, futurs associés de notre Isaac Weiss (de Buda-Pest) à l'hôtel de ville, M. Barres, ornement des salons Willy Blumenthal; et les dix-neuf Juifs du *Gaulois*, les vingt Juifs du *Figaro*, les Juifs de *l'Echo de Paris*, les Juifs de tous les journaux, de toutes les revues, de toutes les agences, jouaient notre jeu même quand ils feignaient de nous résister.

Arthur Meyer nous répondait de l'état-major nationaliste comme il nous avait répondu de l'état-major boulangiste : intimidant les uns, achetant les autres (à nos frais), les espionnant tous, il nous les livrait à merci. Le parti nationaliste et la Patrie française n'ont pas pesé lourd. L'Eglise catholique apparaissait comme une force.

Quant j'arrivai de Cracovie et que je vis se dresser sur Montmartre l'énorme et ruineuse bâtisse du Sacré-Cœur, je perdis mes inquiétudes. Des gens qui dépensent en moellons cinquante millions et qui n'ont jamais cinquante mille francs pour soutenir un journal ne sont pas dangereux.

Nous jugeons habile d'entretenir cette légende que l'Eglise nous persécute furieusement, alors nous devenons les martyrs et les champions de la libre-pensée, la Franc-maçonnerie n'a plus d'autre souci que de nous glorifier et de nous servir, les anticléricaux sont engagés d'honneur à nous couvrir, toute la République athée, laïque et "laïcisatrice" est notre chose.

En fait, une partie du haut clergé s'entend fort bien avec nous. L'espoir de convertir quelque juive millionnaire et d'en tirer des aumônes ostentatoires allèche les prélats. Le baptême de Gaston-Joseph Pollack, dit Pollonais, laquais d'Arthur Meyer au *Gaulois*, par le P. Domenech, en l'église Saint-Thomas d'Aquin, fut le principal succès dont l'Eglise s'enorgueillit dans la terrible crise dreyfusiste : notre renégat, tenu sur les fonts baptismaux par Mme la comtesse de Béarn et le général Récamier, ne fit guère honneur à ses parrains...

Ce redoutable Jésuite, le P. du Lac, effroi de la Libre-Pensée, déjeunait avec notre Joseph Reinach. Le P. Maumus, avec Waldeck Rousseau. Ces champions de la foi catholique, les de Mun, travaillent avec nos Juifs : le marquis, dans la finance douteuse avec Lazare Weiller, le comte, dans le journalisme équivoque avec Arthur Meyer. L'évêque d'Albi fait voter son clergé pour notre meilleur valet, le citoyen Jaurès, et les catholiques de la Loire ont marché pour l'ex-préfet Lépine, complice de toutes nos machinations.

Le vénérable Mgr Amette, cardinal archevêque de Paris, quand la République expropria les congrégations, négociait avec notre Juif Ossip Lew, mandataire de notre Juif Cahen, marchand de café, pour lever l'excommunication qui frappait les acquéreurs ou locataires de biens religieux confisqués.

Au moment du procès de Kiew, le prélat d'Académie Duchesne et certains évêques catholiques d'Angleterre imaginèrent, par je ne sais quel calcul, de protester contre l'accusation de crime rituel avec autant de force que nos rabbins. Nous ne savons ce qu'en pensèrent leurs ouailles, nous en fûmes encore plus écœurés que réjouis.

Si nous soutenons que nos Livres et nos prêtres ne préconisent pas le crime rituel, si nous affirmons l'innocence d'un des nôtres accusés de crime rituel, nous ne pouvons pas garantir qu'il n'y a jamais eu et qu'il n'y aura jamais parmi nous de sanglants fanatiques. L'Eglise romaine, elle, en répond ! Ses cardinaux et ses évêques sont plus Juifs que nous !... Ils passent la mesure. Ce n'est pas à nous de nous en plaindre.

Le commerce des objets de piété, dans le quartier Saint Sulpice aussi bien que dans la cité miraculeuse de Lourdes, est à peu près un monopole juif. En revanche, nos Juifs pourvus d'un siège parlementaire octroient volontiers protection aux cures de leur circonscription, ils le peuvent sans encourir le soupçon mortel de cléricisme, et ils en retirent quelque utilité.

Mais il est essentiel à nos intérêts que l'anti sémitisme passe en France pour la pire expression du fanatisme cléricale. Les indigènes de ce pays vivent de phrases toutes faites et de légendes absurdes. Profitons-en !

Le seul groupe d'indigènes français qui se dresse encore contre nous est le groupe néo-royaliste. J'ai dit ailleurs comment nous nous débarrassons des individus qui nous gênent, nous n'aurions pas plus de peine à nous débarrasser d'un groupe organisé. Mais celui-ci nous est précieux. Si *l'Action française* n'existait pas, nous devrions l'inventer.

Après l'affaire Dreyfus, dans l'enivrement de la victoire, nous avons commis quelques imprudences, quelques brutalités maladroitement, les bandes antisémites vaincues, dispersées, allaient se rallier autour de quelques dreyfusards étranges, plus enflammés contre nous et plus implacables que nos précédents adversaires.

Une nouvelle "vague d'antisémitisme" allait battre les murailles de Jérusalem avant que fût éteint notre chant de triomphe...

Heureusement *l'Action française* parut, exposa ses doctrines et nous permit de lier notre cause à celle de la République. Dans les soirées tumultueuses de l'affaire Bernstein, à la Comédie-Française, alors que Lépine flanquait chaque spectateur de deux roussins pour faire respecter Israël, une grande Juive disait à ses pique-assiettes français : Ce n'est rien, une bande de galopins, les camelots du Roi qui crient : *a bas les Juifs !* Et notre Judith affectait de rire.

A son exemple, nous affectons de rire quand nous entendons crier : *à bas les juifs !* Ce sont des camelots du Roy. C'est l'Ancien Régime, la féodalité, le droit du seigneur, l'obscurantisme, la gabelle, la mainmorte, la corvée. Voilà nos adversaires. Nous, nous sommes la république, la Liberté, le Progrès, l'Humanité, la Cité future !...

Pour des Français ignorants, irréfléchis, qu'on mène où l'on veut avec l'appât d'une formule creuse, il n'en faut pas davantage. Plutôt que de passer pour des Camelots du Roy, pour des suppôts de l'Ancien Régime, les Français nous permettront tout, nous pardonneront tout, nous livreront tout. Si jamais *l'Action française* est à court d'argent, nous lui en fournirons plus que ses douairières : elle fait notre sécurité.

Le prodige invraisemblable qui rétablirait la Monarchie ne nous effraie pas, au surplus. La Monarchie serait nôtre comme la République. Philippe VII irait chasser chez Rothschild comme le roi d'Espagne, et déjeuner chez Reinach comme le tsar de Bulgarie. La Monarchie ne s'appuierait pas sur un clan de folliculaires surexcités, mais sur l'aristocratie et sur la haute bourgeoisie.

Or l'aristocratie est une annexe d'Israël, et la haute bourgeoisie, sa servante. La haute bourgeoisie, nous la tenons en laisse dans les conseils d'administration. Ce qui reste de l'aristocratie, nous l'avons acheté. Les bourgeois qui prétendent à quelque avenir dans la vie publique sont réduits à devenir nos gendres ou nos estafiers.

Les descendants, plus ou moins authentiques, des anciennes grandes familles épousent aussi nos filles ou vivent à nos crochets.

S'il y a mésalliance, elle est de notre côté. Nous sommes la première aristocratie du monde. C'est pour nous donner une apparence française que nous usurpons les signes extérieurs de la noblesse française. Nous avons le choix entre plusieurs procédés.

Le plus simple et le moins coûteux consiste à prendre de notre propre autorité un nom de terre, une particule, un titre, comme font une multitude de courtisanes et d'aigrefins. Par exemple, notre Finckelhaus achète un château à Andilly et signera successivement Finkelhaus (d'Andilly), Finkelhaus d'Andilly, F. d'Andilly. Noble demoiselle Carmen de Raisy, l'une des poules à Rostand (*Chantecler*), est notre sœur Levy.

Ou bien Bader et Kahn des *Galleries Lafayette* deviendront Bader et Kahn de Lafayette, B. et K. de Lafayette, baron et comte de Lafayette. D'autres, embarrassés de scrupules, acquièrent un vrai parchemin de quelque monarque besogneux : ainsi les Rothschild. Ou du pape : ainsi le comte Isidore Levy, qui a payé comptant le bref pontifical du 8 janvier 1889.

Le gouvernement de la République nous rend le même service à meilleur marché : pour moins de cinquante louis, notre Wiener est devenu, par décret présidentiel, Monsieur de Croisset. Enfin, Si nous n'avons de vanité que pour nos petits-enfants, nous achetons simplement à nos filles des gentilshommes de bonne souche.

N'est-il pas meilleur pour eux de redorer leur blason en épousant *une* honnête juive qu'en épousant une vieille catin, énorme comme ils ne manqueraient pas de le faire?

Le prince de Bidache, duc de Gramont, allié aux *Séguir*, Choiseul-Praslin, Montesquiou-Fezensac, Lesparre, Conegliano, etc., etc., a épousé une Rothschild. Le prince de Wagram *et* de Neufchâtel (Berthier) a épousé une Rothschild. Le duc de Rivoli (Masséna) a opiné une Furtado-Heine, qu'avait épousée auparavant le duc d'Elchingen (Ney) et dont la fille a épousé le prince Murat.

Le prince de Chalançon-Polignac a épousé une Mires. Notre Marie-Alice Heine, avant d'épouser le prince de Monaco, était la femme du duc de Richelieu. La duchesse d'Estampes est une juive Raminghen, la marquise de Breteuil, une juive Fould, la vicomtesse de la Panouse, une juive Heilbronn; la marquise de Salignac-Fénelon, une juive Hertz; la marquise de Plancy, une Juive Oppenheim...

La duchesse de Fitz-James (des Stuarts, ma chère) une Juive Lœuvenhielm, la marquise de Las-Marimas, une juive Jacob, échappée peut-être de *Turcaret*, la princesse Della-Rocca, une juive Embden-Heim, la marquise de Rochechouart-Mortemart, une juive Erard, la vicomtesse de Quelen, la baronne de Baye et la marquise de Saint-Jean de Lentilhac sont trois sœurs, trois Juives Hermann-Oppenheim.

La duchesse de La Croix-Castries est une Juive Sena. Veuve, elle s'est remariée au comte d'Harcourt : elle entrait ainsi chez tous les d'Harcourt, les Beaumont, les Guiche, les Puy-maigre, les Mac-Mahon, les Haussonville. Personnellement, les d'Haussonville ont eu d'autres occasions de s'allier aux Juifs Ephrussi. (*Voir un fameux roman de Gyp*).

La marquise du Taillis est une Juive Cahen, la princesse de Lucinge-Fautigny, une autre Juive Cahen, la comtesse de la Rochefoucauld, une Juive Rumbold, la marquise de Presle n'est pas une demoiselle Poirier, comme le croyait le naïf Augier, mais une Juive Klein; la comtesse de Rambervilliers, une Juive Alkein, la marquise de Grouchy, la vicomtesse de Kerjégu, la comtesse de Villiers sont quatre sœurs juives Haber, la marquise de Noailles, juive Lackmann, la comtesse d'Aramon, une Juive Stern...

Et cetera. Tout l'armorial y passerait. Notre Finckelhaus publia jadis un travail fort étendu du vicomte de Royer sur cet important sujet. Depuis lors, ces familles "de la vieille roche" ont pullulé, leurs enfants ont grandi, d'autres familles de la vieille roche, affamées de l'argent juif, ont suivi le mouvement.

Aussi, nous nous faisons une pinte de bon sang, quand nous voyons les néo-royalistes de *'Action française* prodiguer leur énergie, leur talent et leur éloquence pour rétablir en son rang l'antique noblesse, et rendre la France à ses destinées.

L'antique noblesse se compose maintenant de nos gendres, petits-fils, neveux, cousins germains tous demi-youpins ou quarts de youpins. Ce bon M. Charles Maurras ne reçoit donc jamais un billet de faire-part, lorsqu'un deuil survient dans les nobles maisons ?

Mêlés en édifiante salade aux plus vieux noms de souche française, il lirait les noms de nos Grumbach, Levy, Schwob, Kohn, Kahn et Meyer, qui sent des messieurs de la famille ! Nous avons pourtant trouvé, dans *'Action Française* même, le récit des obsèques que fit la noblesse de France au beau-père d'Arthur Meyer d'Antigny-Turenne.

Tout l'armorial et tout le ghetto tanguaient dans une fraternelle étreinte. Ah ! Ce serait une belle cérémonie pour nous que le sacre de Philippe VII, entouré de ses preux et de ses pages ! Les preux et les pages, fils et petits-fils de nos Juives, montreraient les toisons crépues, les nez crochus, les lèvres lubriques et les oreilles décollées qui composent notre marque de fabrique. Elle est signée de nous, la belle aristocratie française ! Nos filles ou nos sœurs l'ont pondue.

La *Vie parisienne* raconte que dans un salon des plus aristocratiques, M. Tristan Bernard était aux prises avec un noble vieillard. Tiens ! Le nationaliste et catholique M. Barres étant note assidu des Blumenthal, notre Juif Bernard peut bien être notre assidu des Breteuil ou des La Rochefoucauld, puisque la marquise ou la duchesse sont justement de sa tribu...

Et le noble vieillard disait : Mon grand-père fut tué pendant la conquête de l'Algérie; mon bisaïeul fut guillotiné par Robespierre, un de mes arrière-cousins fut assassiné par Henri de Guise, un autre de mes aïeux mourut glorieusement à Pavie...

Ah ! monsieur, interrompit le célèbre ironiste, en prenant un ton de sincère condoléance, croyez que je prends bien part à ces deuils si cruels et si répétés. Bravo ! Bon Juif Bernard ! Tu as bien fait d'insulter ce noble vieillard. Sa noblesse et sa vieillesse méritaient l'insulte, chez les nobles hôtes qui accueillent les Juifs et de qui le luxe est probablement payé par une dotée juive ou par un entreteneur juif !

Toutes les distinctions sociales nous reviennent de droit. Quand Napoléon institua la Légion d'honneur, il ne pensait pas à nous. Sous la république, la légion d'honneur nous appartient d'abord. On peut dire que le ruban rouge et la rosette remplacent le bonnet jaune du moyen âge : c'est à ça qu'on reconnaît le Juif dans les rues de Paris.

Nous avons l'air de porter à la boutonnière ce qu'on nous a coupé ailleurs. Nos May, Mohr, Hahn, Sée, Sacerdote, Klein et la baronne James de Rothschild, décorés comme "littérateurs" en 1013, étaient sans doute les derniers qui ne le fussent pas.

Depuis Shmoll, administrateur du *Gaulois*, officier de la Légion d'honneur et Meyer (Arthur) d'Antigny-Turenne, commandeur de l'ordre de Saint-Stanislas, jusqu'à Mme Guillaume Beer, née Goldschmidt (en littérature, Jean Dornis), en passant par Michel Cahen, planteur de Caiffa et par Levy-Brühl, qui transmet à *L'Humanité* les subsides de Rothschild, — nos douze tribus arborent l'Etoile des Braves.

(M. Bouvier, président du Conseil, a qui l'on recommandait un journaliste pour la croix, disait : Impossible, voyons il n'est pas sur ma liste des Fonds secrets. Logique rigoureuse. Le Gouvernement ne peut décorer que ses auxiliaires. Les Juifs du *Gaulois* ont toujours émarginé place Beauvau pour faire de l'opposition).

Notre Lazare Weiner, associé du marquis de Mun, a été fait commandeur de la légion d'honneur pour ses raffles de l'épargne française dans la "*General Motor Cab, la New York Taxi Cab et l'Anglo Spanish*". *Copper C° Ltd*; comme notre Bonnichhausen (dit Eiffel) a été promu officier de la légion d'honneur pour son non-lieu par prescription dans le Panama : Un peu de gloire à la grande humiliée de 1870, la France ! expliquait son avocat Waldeck-Rousseau.

Nous lui en faisons continuellement ne, de nos gloires, à la France humiliée! Jamais elle ne pourra nous décorer assez pour le reconnaître. Chacune de nos familles fournit à la chronique de la vie nationale, en France, plus que mille familles indigènes. Où ne trouvez-vous pas nos Bloch?

Jeanne Bloch, la grande artiste; Bloch, le satyre qui enfonceait des épingles dans les seins des petites Françaises; Bloch, le fonctionnaire qui a subtilisé un demi-million dans la souscription pour les victimes du Mont-Pelé (Martinique); Bloch-Levallois, qui a dépecé toutes les vieilles propriétés et dépècera le Palais-Royal. Qui est le représentant des auteurs dramatiques français? Bloch.

Qui préside les grands cercles boulevardiers ? Bloch. Qui dirige les *Droits de l'homme*? Bloch. Qui détroussait, au 14° hussards, le petit de Quinsonnas? Une deuxième Jane Bloch. Qui a tué Minnie Bridgeman? Notre Rachel Bloch. Qui professe la morale et la sociologie au Collège des Hautes Etudes sociales? Trois maîtres Bloch.

Je peux continuer durant dix pages. Et si je prends la famille Levy ou la famille Cohen, j'emplirai deux volumes. Il n'y a que nous ! Il n'y a que nous. Allez place des Victoires, autour de la statue de Louis XIV et du bas-relief qui rappelle le passage du Rhin. Les maisons de commerce ont pour patrons Bloch, Lippmann, Weill, Klotz, Kahn, Levy, Wolff, Alimbourg-Akar, Cohn... C'est nous qui l'avons passé, le Rhin !

Il n'y a que nous. De qui se compose le Comité directeur de la *Société des commerçants et industriels de France*? De MM. Hayem (secrétaire général), Klotz (adjoint), Cohen (secrétaire administratif), Sadhs, Schon, Sciana, Zebaum. etc. Les bureaux sont balayés par des Français.

Il n'y a que nous. Quels sont les *conseillers du commerce extérieur de la France* proposés par la République à la surveillance des intérêts nationaux ? M. Amson, Bachruch, Molse Bauer, Molse Berr, A. Bernheim, J. Bernheim, G. Bernheim, Aaron Bloch, Louis Bloch, Meyer Bloch. Raoul Bloch, Isidore Blum, Brach, Brunswick, F. Cahen, L. Cahen, A. Callen, H. Cahen, Jules Cahen, Joseph Cahen, A. Dreyfus, Moïse Dreyfus, Dreyfus-Bing, Dreyfus-Rose, et ainsi de suite par ordre alphabétique jusqu'à Weill, Weill, Weiss et Wolff. Les Français collaborent à l'exportation en clouant les caisses d'emballage.

Les Français ne sont même plus capables de commettre un vol rémunérateur. Ils volent un pain quand ils ont faim. Mais pour voler des colliers de perles, percer les murailles et les coffres des joailliers, escroquer les bijoutiers, exécuter des coups de cent mille francs à trois millions, il n'y a que nos Juifs : Kaour-kia, Aaron Abanowitz, et les héros de l'affaire Mayer-Salomon, et les héros du mystère Goldstein !

Qui est-ce qui exploite l'industrie la plus florissante de Paris, la traite des *blanches*? Nos Juifs Max Schummer, Max Epsten, Jack Jeuckel, Sarah Smolachowska, Samuel Rosendahl, Sarah Leovitch, Sarah Plankourtch, le directeur de l'école municipale où s'abritaient les pourvoyeurs de Flachon et de la Nitchevo et notre frère Weill. Lisez les communiqués de la Vie Mondaine de notre organe le *Matin* : rien que les deuils oui les unions de nos Aron, Abraham, Gobsek, Schowb, Meyer, Worth, Kuhn, etc....

Ouvrez *Excelsior*: photographie des splendides salons de Mme Navay de Foldeak, ex-dame Dreyfus, née Gutmann. Accidents d'automobile ? Voici M. Bodenschatz qui entre en collision avec M. Gutmann, Mme Gutmann, Mlle Gutmann et Mme Rosenstein : une Camille *parisienne*, assure notre *Matin* : Ou bien c'est notre Theodore Reinach qui écrabouille sous sa "60 HP" une vieille Française, tous les journaux se taisent, et le tribunal estime la vie de la femme indigène à 15.000 frs.

Nous tranchons souverainement les questions d'honneur. Dans l'affaire Bernstein, trois paires de témoins indigènes avaient disqualifié notre grand dramaturge, austro-américain par l'état civil, Hébreu par la race, Français par sa fantaisie. Nous avons aussitôt réuni un jury d'honneur, et un amiral français a prononcé solennellement que la désertion n'entachait nullement l'honneur d'un gentilhomme d'Israël. Les six Français qui avaient rendu la sentence contraire n'ont pas bougé.

Avez-vous visité l'Exposition des cadeaux reçus par notre Myriam de Rothschild, quand elle a épousé notre baron de Goldschmidt? Les donateurs avaient inscrit leurs noms sur des cartes monumentales, pour bien afficher leur dévouement aux familles Rothschild et Goldschmidt.

C'étaient la duchesse de Rohan, le duc et la duchesse de la Tremont, duc et duchesse de Guiche, les marquis et marquises de Ganay, de Jaucourt, de Noailles, de Breteuil, de Mun, de Montebello, de Saint-Sauveur; princes et princesses de Broglie, de la Tour d'Auvergne; ducs et duchesses de Trévise, de Clermont-Tonnerre, comtes et comtesses de Vogue, de Talleyrand-Périgord, de Chevaline, de Beauregard, de Kergorlay, de Pourtales, de La Tour du Pin Chambly, etc.,

Hein ? Pensez-vous qu'il avait le droit de se rengorger, notre petit Goldschmidt ? Et lorsque notre Maurice de Rothschild, fille du baron Edmond, épousa notre Noémie Haltphen, quelle foule s'écrasait à la synagogue de la rue de la Victoire, surveillée par l'officier de paix du IX^e? Toujours la même cohue de Rohan, d'Harcourt, de Ganay, de Breteuil, de Morny, de Sauvigny, de Monchy, de Berteux, de Fitz-James, de La Rochefoucauld, etc...

La plupart, comme je l'ai montré tout à l'heure, demi-Juifs eux-mêmes, répondaient comme des Juifs entiers à la *Ketouba* et à l'*Aschreïï Kol Yerci* qu'entonna le grand rabbin Dreyfus, après les sept bénédictions du rabbin Beer. Toute la vraie France, la nouvelle France, était là, résumée dans son aristocratie.

Quant à la bourgeoisie française, elle fait ordinairement les frais de notre grandeur. Lorsque nous arrivons dans le merveilleux pays de Chanaan, fuyant la police russe ou les gendarmes allemands, n'ayant pour bagage que nos puces et quelques maladies asiatiques (éléphantiasis, conjonctivite purulente), l'*Alliance israélite* et la Franc-maçonnerie nous fournissent la première mise d'un petit commerce pour nous donner de la surface.

En peu d'années, par d'heureuses banqueroutes, par des émissions de valeurs fantastiques, par des trafics qui n'ont de désignation précise en aucune langue, nous faisons passer dans notre poche la fortune de dix, de cent, de mille familles françaises. La République nous protège, la magistrature est à nous, les lois n'existent plus.

Quand je dis que la magistrature est à nous, je ne trahis aucun secret. Une bonne partie des magistrats du parquet ou des juges et conseillers de Paris sont juifs. Les magistrats indigènes savent que leur avancement dépend de leur zèle pour la cause juive. A la Chambre, le substitut Peen a proclamé avoir pour premier devoir de protéger les Juifs contre la rébellion des Français, aussitôt, nous avons imposé M. Pean comme chef de cabinet au garde des sceaux, et nous l'avons fait décorer.

A la 8^e Chambre, un juge d'instruction maladroit traduisait comme receleur notre frère Leib Prisant; son avocat juif, M. Rapoport, n'eut qu'à produire le certificat de la synagogue : Je soussigné, rabbin de l'association culturelle *Agondas Hakehilok*, certifie que M. Prisant (Leib), a déjà atteint un très haut degré de perfection dans l'étude du Talmud et qu'il sera bientôt digne du titre de rabbin.

HERZOG, *rabbin*.

Sur le champ, le tribunal acquitta notre frère. Qu'avons-nous à craindre ? Le bourgeois français travaille vingt ans, trente ans, comme un galérien, il entasse écu sur écu, il refuse aux siens et il se refuse parfois à lui-même tous les plaisirs de la vie. Quand il est riche, il apporte son magot dans notre caisse, parce que nous lui promettons quarante ou quatre cents pour cent de revenu. Et la farce est jouée.

Il n'y a pas très longtemps, l'opération présentait encore quelques dangers. Nous nous rappelons la catastrophe de notre Benoist-Levy, qui avait proprement détrossé plusieurs familles indigènes et qu'un sieur Caroït, ruiné, tua de trois coups de revolver. L'assassin fût défendu par M. Henri Robert, aujourd'hui bâtonnier, en ces termes : M. Benoist Levy se faisait appeler Benoist. Le nom de Levy est un joli nom, pourtant tout, le monde ne peut pas s'appeler Abraham, Cahen ou Mathusalem !

Il pratiquait le système de l'araignée, qui laisse approcher la mouche et la happe au bon moment. Tous ces loups-cerviers de la Bourse ne méritent aucune considération. Leur richesse est faite de notre pauvreté, leurs espoirs, de nos chagrins. Si vous croyez qu'il faut protéger les honnêtes français, acquittez Caroït sans hésitation.

Le meurtrier fut acquitté, la veuve Levy n'obtint que *vingt sous de dommages-intérêts*. Mais le temps a marché. Aujourd'hui, le jury proclamerait le droit de Levy aux dépouilles de Caroït : c'est-à-dire le droit de la race supérieure.

Je me trouvais cet hiver au "*five o'clock*" d'une de nos belles Juives; elle racontait que son beau-frère Salomon dépense trois cent mille francs par an, et qu'il avait offert à sa fille un superbe collier de perles. Parmi les femmes indigènes venues pour admirer notre luxe, je voyais une mère et sa fille que Salomon avait précisément allégées de trois cents mille francs l'année précédente.

La petite Française n'a plus de dot, elle épousera l'un de nos employés, ou servira d'institutrice à nos enfants. Mais elle ne se révolte point. Elle et sa mère sont pleines de respect pour la richesse faite de leur misère, pour l'automobile, l'hôtel, le château historique de la "grande dame" israélite.

Il suffit à Salomon de trouver une fois par an une seule famille française de cette espèce pour soutenir son train, et pour choisir ses gendres dans la noblesse royaliste (Noailles ou Rochefoucauld), dans la noblesse impériale (Wagram ou Rivoli), dans la noblesse républicaine (Besnard, de Monzie, Cruppi, Cremieux, Renoult-Wormser, Delaroche-Paraf, ou Bandin-Ochs).

La petite Française, coiffée du bonnet de sainte Catherine et les pieds dans la boue, verra monter leur cortège nuptial du grand escalier de la Madeleine. Nous sommes le peuple élu. Car il est écrit dans le Traite Hid : *Dieu a donné aux Juifs pouvoir sur la fortune et sur la vie de tous les peuples*. Le Seigneur nous avait livré la vie des Philistins, des Amalécites, des Madianites, des Ammonites, des Moabites, et ceux de Bethel, et ceux de Rabba, et ceux de Galgala.

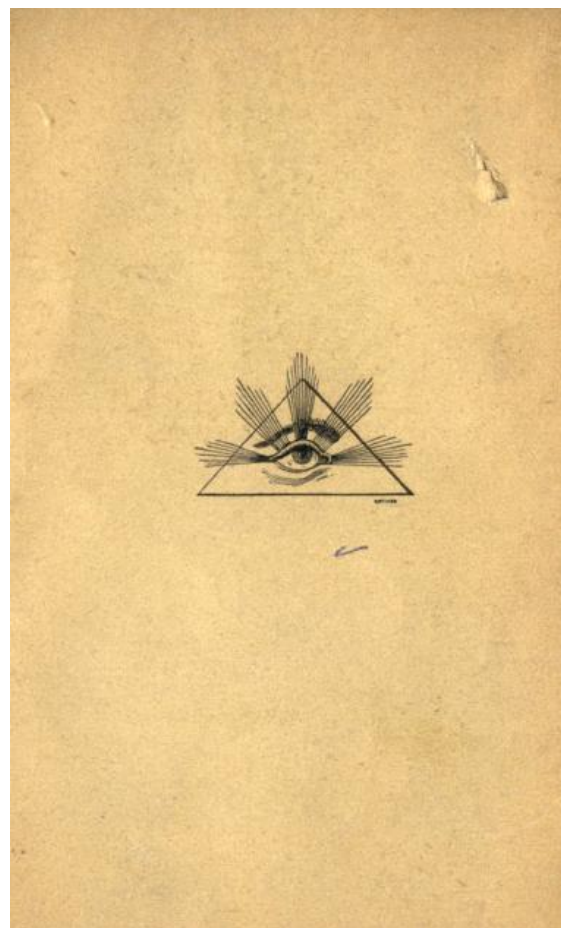
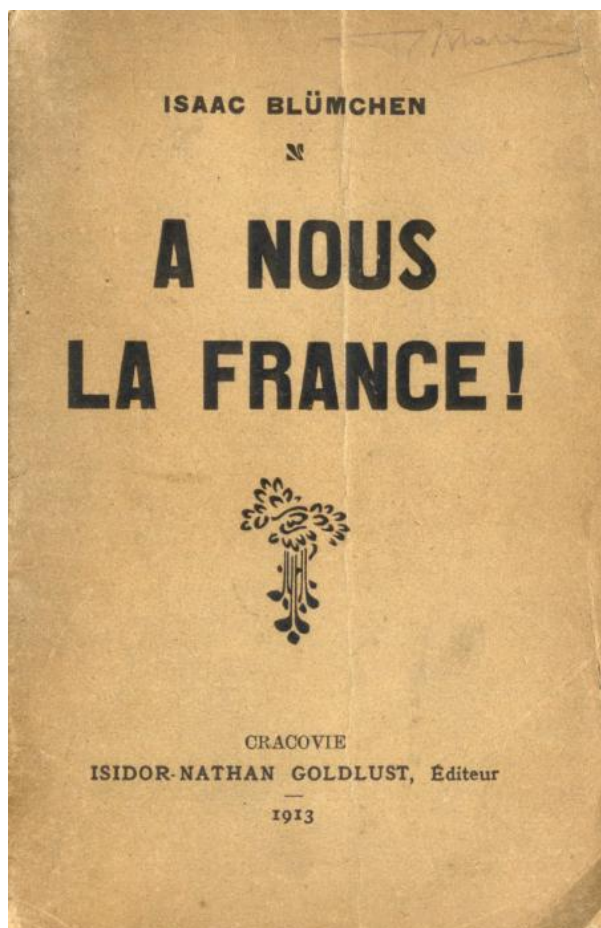
Nous les avons exterminés, nous les avons égorgés, crucifiés, pendus, coupés en morceaux, rôtis dans des statues d'airain, déchiquetés vifs sous les scies et les herses de fer. (*Pentateuque. Livre des Rois.*)

Le Seigneur nous a livré la vie des tsars, des grands-ducs, des gouverneurs, des généraux de Russie, et nous en faisons continuellement un grand *cherem* (*Massacre, tuerie, pogrom*) à coups de bombes et de browning. Mais le Seigneur nous a livré la France pour en faire notre terre d'abondance, et les Français pour en faire nos esclaves.

Sa volonté s'accomplit..

Que le nom de jéhovah soit glorifié !

Nous sommes la race supérieure..



*Le premier exemplaire du présent ouvrage
a été offert en hommage à l'Académie fran-
çaise, et déposé sur le bureau par M. Emile
Faguet.*

~~~~~

**DU MÊME AUTEUR :**

**Merosch pharoth oïeb !** 1 volume.

**Esrath chitounim,** poème.

~~~~~

EN PRÉPARATION:

Ce que nous ferons de la France
1 volume.

NOTE DU TRADUCTEUR FRANÇAIS

Ce que dit le Juif Blümchen (au chap. II) de la continuité des trahisons depuis quarante ans n'est que trop exact. L'affaire Dreyfus, pour des raisons multiples, a retenu l'attention. Mais la République, depuis le premier jour, n'a été qu'une suite d'affaires Dreyfus. Histoire de la Païva et de Gambetta. Histoire de la Kaulla et du général de Cissey. Affaire Maurice Weil. Ancien officier d'ordonnance du généralissime Saussier (comme Joseph Reinach a été officier d'ordonnance du général de Galliffet; il y a toujours un espion juif auprès de chaque grand chef militaire, auprès de chaque ministre ou politicien d'importance) le commandant de réserve Well avait dû quitter l'armée pour se dérober à un conseil d'enquête sous des accusations répétées d'espionnage.

Il garda cependant ses entrées au ministère de la Guerre; il continua d'y surprendre les secrets et d'y voler les documents. M. de Freycinet lui-même, le Freycinet de Cornelius Herz, fut obligé d'interdire l'accès du ministère à ce Juif, officier supérieur, espion Allaire Weyll, Juif du Journal des Débats, espion au ministère de la Marine. M. de Mahy, ministre patriote, le fit jeter dehors avec scandale.

Alfred Dreyfus, qui s'est reconnu coupable en acceptant la grâce de Loubet, et que deux conseils de guerre avaient déclaré traître, a été promu commandant et décoré, comme traître, de la Légion d'honneur. S'il a fallu condamner Ullmo pour la forme, la République lui assure une existence d'épicurien dans une charmante villa, aux Iles du Salut. Le Gil Blas de Saül Merzbach en a fourni un témoignage (mai 1910) : Ce n'est pas l'Ullmo morne, abattu, aux regards fuyants de bête traquée, voûté, comme ayant sur les épaules tout le poids de son crime; c'est un Ullmo colon, ou villégiaturant sur une côte exotique. Chaussé de bottines blanches, longues et fines, élégamment vêtu d'un complet blanc immaculé, il porte sous son casque colonial l'air heureux, presque souriant, d'un malheureux isolé surpris par une visite inattendue. Il paraît engraisé, son regard est franc, amusé... Il prend le plus grand soin de sa santé et passe de longues heures à sa toilette.

En mars 1913, le Petit Marseillais a publié plusieurs correspondances, de sources différentes, qui dépeignent l'heureuse existence du traître : Il habite une villa charmante, dans une oasis de verdure. Il a des chiens, des oiseaux, de la volaille. Il est vêtu et soigné comme un riche touriste à Deauville : escarpins immaculés, flanelles blanches, chemises de soie rose, canne de bois précieux, bagues et pierreries aux doigts. Il parle d'un ton protecteur aux gardiens et aux forçats qui lui servent de domestiques. Il parle d'un ton insolent au commandant du pénitencier qui vient prendre ses ordres. Il reçoit tous les journaux et tous les livres qu'il veut, toutes les provisions et toutes les friandises qu'il demande. Et tous les commandants de bateaux qui naviguent dans ces parages racontent à leurs passagers comment l'Administration pénitentiaire fournit des femmes au Juif luxurieux, comment elle renouvelle son harem pour lui entretenir l'appétit par la variété...

La République est une mère, et même une maquerelle, pour les Juifs, quand ils ont trahi la France. Mais les deux premiers cas de trahison juive, ceux de 1870, doivent rester toujours présents à la mémoire des Français. Il faut les rappeler sans cesse, parce que les jeunes générations ignorent lamentablement l'histoire de cette tragique époque. On peut dire que le désastre français de 1870-1871 a été cause par deux trahisons juives. Après les terribles défaites d'août 1870, rien n'était perdu. L'armée de Mac-Mahon, fuyant devant les vainqueurs et promptement reformée au camp de Châlons, avait une avance suffisante pour s'échapper vers le nord, rejoindre l'armée de Bazaine, écraser avec lui les Allemands qui opéraient devant Metz.

Les deux armées françaises réunies et victorieuses auraient eu bon marché de la seconde armée allemande, aventurée sur la route de Paris. La guerre si mal commencée pouvait être terminée du coup par une victoire décisive. Par une chance inouïe, l'armée allemande qui poursuivait Mac-Mahon depuis Froeschwiller avait perdu le contact; elle ne savait plus dans quelle direction le chercher; elle allait s'engager à fond vers Paris, tandis que Mac-Mahon descendait la Meuse vers Sedan... Grâce aux Juifs du Temps, l'état-major allemand connut sa méprise qu'il pouvait encore réparer; l'armée allemande se lança sur les traces de Mac-Mahon. Et la France fut condamnée.

Dans la deuxième partie de la guerre, quelques chances nous restaient. Tant que Bazaine retint devant Metz les forces qui l'assiégeaient, l'armée de la Loire put espérer qu'elle vaincrait, et qu'elle débloquerait Paris. Dans la capitale affamée, combien de fois n'avons-nous pas cru à la délivrance! Quand le canon tonnait au sud, combien de fois n'avons-nous pas imaginé que c'était le canon de Chanzy et de d'Aurelle de Paladine!... Mais à Tours, la délégation de la Défense nationale était présidée par le Juif Crémieux, qui avait vu tout de suite dans la débâcle française l'occasion de livrer l'Algérie à ses compatriotes; et le Juif Crémieux, malade gâteux, était entouré de femmes juives qui ne le quittaient pas même dans les réunions les plus graves et les plus secrètes.

L'état-major allemand connut toujours les décisions de la Délégation de Tours avant les généraux français qui devaient les exécuter... Eh bien, qu'y aurait-il de changé demain ? Partout où il y avait un Juif en 1870, il y en a vingt maintenant. Les Juifs avaient, pour trahir, le Temps. Ils ont aujourd'hui les 90% de la presse parisienne. Joseph Reinach à lui seul, Joseph Reinach, vice président de la Commission de l'armée et chef de l'espionnage allemand en France, tient le Temps, le Matin, le Figaro.

Au mois d'août, la presse sensationnelle s'emballa sur une fausse histoire de trahison, qui se serait passée à Versailles, au 11° d'artillerie (colonel Meyer). Quelle ineptie de supposer que l'Allemagne aurait besoin pour pénétrer nos secrets militaires, de corrompre un sous-officier dans un régiment commandé par un Juif ! Le colonel en sait plus long que le maréchal des logis. En 1870, la tribu Crémieux opérait à la délégation de Tours. La même tribu Crémieux opère encore aux ministères de la Guerre et de la marine avec Thomson et Levy; et la tribu Ochs, à la marine avec Baudin; et les Brisach, les Bloch, les Wormser, les Paraf, les Nathan, les Cohen, dans tous les services de la défense nationale.

Quand il n'y a pas un Juif à la direction, il y a la femme juive ou la maîtresse juive dans la coulisse, les beaux-frères juifs et les secrétaires juifs dans tous les coins. Pour deux trahisons mortelles commises en 1870, il s'en commettra vingt, cent dès la prochaine déclaration de guerre et tant que durera la lutte. A quoi bon dépenser des milliards et demander à la jeunesse française trois années de sa vie ? A quoi bon affronter une lutte inégale ?

A la première rencontre retentira le cri funèbre : NOUS SOMMES TRAHIS ! Et nous le serons en effet; nous sommes vendus, livrés, égorgés, si nous ne mettons pas d'abord les traîtres hors d'état de nuire. Rangeons parmi les traîtres, et parmi les plus exécrables, les Français qui se vendent aux Juifs pour nier ou pour cacher aux yeux de la nation la conquête et la trahison juives. Si nous voulons que la France survive aux épreuves prochaines, il faut nous faire des âmes impitoyables, et frapper.

A NOUS LA FRANCE ! d'Urbain Gohier, présenté par René-Louis Berclaz

http://propagandes.info/product_info.php/nous-la-france-durbain-gohier-presente-par-renelouis-berclaz-p-1695

***La France devait être l'épée et le bouclier de l'Eglise : Amiral de Cuverville
Aujourd'hui, la France est l'épée et le bouclier d'Israël***

Dans ce second opus, Urbain Gohier revêt à nouveau la défroque du Juif Isaac Blumchen, venu de Cracovie à Paris au début du XX° siècle. Ce procédé littéraire appliqué à la lettre la réplique bien connue : Mettez-vous à ma place ! . C'est ici chose faite, et avec brio. D'ordinaire, ce procédé s'applique au plaidoyer pro domo, et sert plutôt à justifier des histoires pas forcément glorieuses. Rien de tel ici. Isaac Blumchen, conquérant sans gêne et sans crainte, entre en France « comme dans du beurre » et s'en vante effrontément (expression célèbre du généralissime Gamelin, lequel affirmait, en 1939, pouvoir entrer en Allemagne « comme dans du beurre ! »).

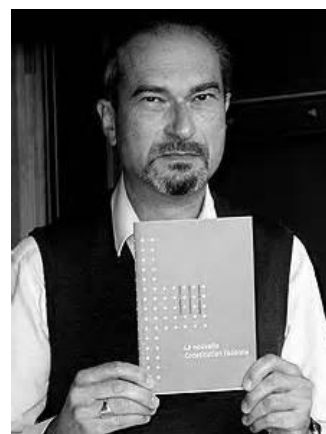


Relevons que le texte d'Urbain Gohier date de 1914. Dans son délire talmudique, Isaac Blumchen rêve de revivre l'épopée sanglante du Livre d'Esther, en se basant toutefois sur un fait bien réel : la représentation à la Comédie-Française du drame en quatre actes de Sébastien-Charles Leconte (1860-1934), intitulé "Esther, princesse d'Israël", mis au programme en 1912 par le directeur de cette même Comédie-Française Jules Claretie (1840-1913).

Cent ans plus tard, on s'aperçoit que la réalité a largement dépassé la fiction : les Juifs n'ont pas eu besoin de mettre directement la main à la pâte (excepté sous le bolchevisme) puisque, de 1914 à 1945, l'élite des peuples d'Europe s'est joyeusement entretenue, dépassant en cela les plus folles espérances des spectateurs de la pièce de Leconte et de tous les petits Isaac Blumchen de la planète. **Vive la République !**



Urbain Gohier



René- Louis Berclaz

A nous la France !

TABLE DES MATIÈRES :

- A NOUS LA FRANCE**
- DE LA TRAHISON CHEZ LES FRANÇAIS**
- LA FARCE MILITAIRE DES FRANÇAIS**
- LA FARCE PATRIOTIQUE DES FRANÇAIS**

"La France" est une expression géographique. Le nom de France désigne le territoire compris entre la Manche et les Vosges, entre le golfe de Gascogne et les Alpes. Les hommes qui sont maîtres de cette région s'appellent les Français. Maintenant, c'est nous, Juifs, qui régnons et commandons en France, où les indigènes nous obéissent, nous servent, nous enrichissent.

Je suis né à Cracovie, le 14. novembre 1887, fils de Jacob-Haïrn Blümchen, casquettier, et de Salome-Sticha Pfaff, son épouse. Mon oncle Blümehen, établi à Leipzig, est connu en Saxe et même dans l'Allemagne entière par le Blümchen-kaffe. Je suis venu à Paris en 1904, appelé par l'honorable président de l'Alliance israélite, M. Narcisse Leven, et défrayé par la Société des Enfants de Cracovie, que dirige l'honorable M. Henry Weinstein, à Maisons-Alfort. Je suis en instance de naturalisation. Je remplirai les dernières formalités, selon l'usage de mes compatriotes, aussitôt que j'aurai dépassé l'âge où la loi militaire pourrait m'astreindre au service actif.

Nous sommes une grande nation de douze millions d'hommes : l'une des plus riches, et, malgré notre dispersion, la plus homogène, la plus solidaire, la plus fortement organisée de la terre. Plus de cinq millions des nôtres campent en Russie, dont deux millions en Pologne russe ; plus de deux millions en Autriche-Hongrie, sept cent mille en Allemagne, trois cent mille en Turquie, trois cent mille en Roumanie, deux cent cinquante mille en Angleterre. Il n'y a que soixante mille Hébreux à Jérusalem ; il y en a cent cinquante mille à Londres, et douze cent mille à New-York.

Mais notre pays d'élection est la France, parce que le climat y est sain, la terre y est riche, l'or y abonde, et les indigènes s'offrent d'eux-mêmes à tous les conquérants. Privés de patrie, nous devons nous installer dans la patrie des autres. En cherchant la ligne de moindre résistance, c'est dans l'organisme français que nous avons pénétré le plus aisément et que nous nous sommes implantés le plus fortement .

Avant l'affaire Dreyfus, nous comptons en France cent mille des nôtres ; depuis le commencement du XX^e siècle, par les soins du Consistoire et de l'Alliance, avec le concours des ministères successifs que nous avons tenus en laisse et des hommes à nous que nous avons postés dans l'administration, nos frères ont été appelés, amenés, casés, pourvus du nécessaire et du superflu en cette terre de Chanaan, par vingt et trente mille chaque année. Le président Loubet et le président Fallières vivront dans la mémoire d'Israël. En décembre 1912, l'organe du Judaïsme en Tunisie publiait, dans sa *Partie officielle*, cette expression de notre gratitude:

PARTIE OFFICIELLE : LE PRÉSIDENT ARMAND FALLIÈRES

Au moment où notre aimé et vénéré Président de la République, M. Armand Fallières, son septennat terminé, va rentrer dans le rang et redevenir un simple mais désormais illustre citoyen de la France républicaine, qu'il nous soit permis, dans cette revue française au premier chef, de le saluer respectueusement. M. Fallières est un ami du Judaïsme français, et il a toujours entretenu avec nos coreligionnaires de la Métropole les relations les plus courtoises.

Lors de sa venue en Tunisie, en 1911, il avait reçu avec beaucoup de cordialité les diverses délégations israélites qui étaient allées lui présenter leurs hommages déférents. Il eut des paroles de sympathie pour le loyalisme de nos frères indigènes et pour leur collaboration dévouée à l'œuvre civilisatrice et émancipatrice de notre chère Patrie. Rappelons encore que c'est lui qui décora de la Légion d'honneur notre éminent collaborateur Me Elie Fitoussi, honorant de la sorte, en la personne de notre délégué, le judaïsme tunisien tout entier.

Nous renouvelons à M. le Président Fallières l'expression de notre plus profond respect et nos meilleurs souhaits le suivent dans sa retraite.

LE JUDAÏSME TUNISIEN ET NORD-AFRICAIN.

Les dernières signatures que donna le vénéré président Fallières accordaient le titre et les prérogatives de citoyens français à nos frères :

Marcu Grunfeld, Vohan Scholak, Fermann, Zenftman, Guitla-Ruchla Merovitz, Jacob-Ariya Altschuler, Tak-sen, Wurtz, Hanna Guelbtrunk, Weinberg, Kayser, Kummer, Ott, Lew Spivakoft, Reifenberg, Kopetzky, Hanau Wittgenstein, Vaisherg, Esther-Levi Ruben, Schmilovitz, Dobès dit Dobison, Goldstein, Isaac Azoria, Kapelonchnick, Rabenowitz, Baretzki, Nephtali Gradwohl, Meyer, Abraham Guelbtrank, Aron Guelb-trank, Petee, Taugendreich, Konietzko, Iska-Isaac Garfoundel, Isaac de Mayo, Roethel, Kuchly, Friess, Sarah Kaluski, Nathalie Schrlitgiesser. Hartz, Mecklemburg, Bernheim, Tedesco, Schmit, Fischer, Ehrhardt, Wachsberg, Strasky, Mirascki, Weiss, Schellenberg, Moïse Cohen, Finkel, Aron Robiuowitch, Handverger, Josipovici, Ornstein, Rosenthal, Frank, Dardik, Sternbach, Max Goldmann, Lubke, Rossenblatt, Bleiweiss, Mayer, Belzung, Salomovici, Kahan, Salomon, Kope-loft, Isaac Danon, Wertheimer, Kleinberg, Himstedt, Lewy, Reichmann, Weill, Weil, Schuffenecker, Moïse Saül, Wend, Oberweiss, Meyer, Goldstein, Elmalch, Schamoun, Isaïe Feldman, Weinberg, Kahn, Rosenblum, Mozès Wallig, Stern Jakob-Karl Noetzlin, Karnik Kevranbachian, Isaac Silberstein, Fremde Rosenzweig, Engelmann, Bloch, Jontor Semach, Spitzer, Friedlander, Levy, Lilienthal, Taub, Zucker, Friedmann, Meyer, Klotz, David Salomon, Navachelski, Jacob Meyer, Eljakim-Eliacin Ubreich, Schlessinger, Weiss, Wol1T ; Aaron Vleeschdrager, Sarad id., Gombel id, Abraham Zaslavsky, Ettlà Granick, Ouwaroff, Ruhl, Meienberg, Feier, Munschau, Leib David, Rosenthal, Israël Quartner, Simon-Baruch Prechner, Fürst, Haym Cohen, Saül Blum, Goldenberg, Lichtenberg, Schwartz, Leichle, Bachner, Haberkorn, Pfaff, Abraham Berger, Leib Axelronde, Elie et Simon Arochas, Ephraïm Marcovici, Eisenraich, Pfirsch, Moïse Sapsa, Leiba Sapsa, Miriam Sapsa, Sura Harnovicy, Hack, Nathalie Jacob-Isaac, Schweke, Mifsud, Isaac Mayer, Bertchinsky, Moïse Seebag, Moïse Bedoncba, Ephraim Bronfein, echa Arest, Jacob Bronfein, Haïrn Tcherny, Stoia-nowsky Liba, Metzger, Marcus, Friedmann, Zacharie Zakarian, Nathalie Pitoeff, Leonhart, Hofrath, Unru Fischer, Katuputchina Fischer, Kieffer, Schick, Schor, Abraham Epstein, Zelman Epstein, Rachel Epstein, Sticha Epstein, Esther Goldenberg, Jacob Kozak, Kamm, Abraham Rabinovitz, Abrahamovitz, Suraliski Jacob Bercovich, David Guemrachen, Cohen, Cahen, Mohr.
(*Bulletin des Lois.*)

Le bien-aimé président Poincaré, encadre par Klotz, ministre juif, et Grümbach, sous-ministre juif, marche résolument dans la même voie que ses prédécesseurs. Il nous avait déjà donné des gages de son dévouement à plusieurs reprises. C'est lui qui évalua, comme ministre des finances, la succession de notre grand Rothschild (Amschel Meyer) à trois cents millions, faisant ainsi remise aux héritiers de droits qui seraient montés - 8 - à quelques centaines de millions, et surtout, dissimulant aux regards de la plèbe française l'énormité des fortunes qu'alimente sa servilité.

C'est encore le président Poincaré qui, en qualité d'ancien président du Conseil et d'avocat, prit sous sa protection notre sœur Marfa-Salome Slodowka, dame Curie, et n'épargna rien pour accabler une sottise Française, grâce à son influence, les enquêtes gênantes furent arrêtées, les pièces compromettantes furent étouffées, les témoins dangereux furent intimidés. Il fallut un hasard malheureux pour que la Française et sa couvée échappassent aux pièges si bien tendus par notre hardie compatriote.
Les premières signatures données par le nouveau chef de l'Etat ont accordé le titre et les prérogatives de citoyens français à nos frères :

Jacob Eisenstein, Stein, Kissel, Moïse Abraham, Rachel Lehmann, Nahin Zaidmann, Nessi Flachs, Tugendhat, Steimetz, Ascher Lourie, Slata Rocks, Weissmann, Loeb, Reischer, Bassa Weksler, braham, Kerestedji, Bohn Gruenebaum, Kouttchneski, Zelenka, Klotz, Moïse Leibowitz, Olga Herscovici, Reisner.
(*Bulletin des Lois.*)

C'est ainsi que M. Poincaré continue l'œuvre de MM. Loubet et Fallières. Il ne saurait, d'ailleurs, nous manquer. Ce n'est pas de lui que nous accepterions une résistance à l'introduction d'éléments étrangers dans le corps français ! Nous lui permettrons un nationalisme de parade ; il sait bien quelles considérations nous ferions valoir pour lui interdire un nationalisme effectif... Il ne s'y risquera jamais. La prudence est le trait principal de son vigoureux caractère.

Pendant la crise qui secoua plusieurs années son pays, M. Poincaré eut le courage de se tenir coi, de ne pas prendre parti, de refréner à la fois sa passion de justice et son instinct patriotique. Plus tard, après la victoire, il libéra sa conscience et reconnut publiquement que les vainqueurs avaient raison. Le 13 septembre, au cours de sa royale randonnée, M. Poincaré présidait royalement le banquet offert en son honneur à la préfecture de Cahors. Il avait à sa droite Mme Klotz, *Juive*, femme de ministre ; à sa gauche, Mme de Monzie, *Juive*, femme de sous-ministre. Les femmes indigènes occupaient des tabourets un peu plus bas. Le Président de la République entre les deux princesses juives affichait son rôle et son dévouement. Vive Poincaré!

Il s'appellerait, d'ailleurs, Pams ou Deschanel que ce serait exactement la même chose. La France est désormais à nous. La République, c'est nous. Ces Sternbach, Goldmann, Kahan, ces Schuffenecker, Sohamann, Oberweiss, Taksen, ces Scholak, Ruchla, Merovitz et Guelbtrunk qui nous renforcent chaque année par vingtaines de mille et que les présidents de la République déclarent aussitôt Français de première zone, peuvent paraître un peu dépaysés d'abord.

Ils ignorent la langue et les mœurs, l'histoire et les traditions, les hommes et les choses de France ; c'est bien naturel. Mais ils se mettent vite au fait, lorsque toute l'organisation politique et tous les pouvoirs sociaux sont à leur service. Naturalisés en 1912, en 1913, hier casquettiers (comme mon vénéré père), fourreurs marchands ambulants au fond de la Tartarie, de l'Ukraine, de la Galicie, de la Pologne, de la Souabe, de la Prusse, de la Moldo-Valachie, nous les verrons avant dix ans préfets, députés, rédacteurs des grands journaux, professeurs en Sorbonne, concessionnaires des domaines coloniaux et des monopoles métropolitains, chevaliers, officiers de la Légion d'honneur, propriétaires des forêts et des châteaux historiques, seigneurs incontestés de la France.

Et la populace française les saluera bien bas. Français de par les décrets de MM. Loubet, Fallières et Poincaré, ils restent *en même temps* Allemands, Russes, Autrichiens, Roumains, de par les lois de leur pays d'origine. Ils ont ainsi, pour en user selon les circonstances, plusieurs nationalités fictives. Ils n'ont qu'une nationalité réelle : la nôtre, la nationalité juive. Nous sommes des étrangers, *hostes*, hostiles, en tout pays ; et du même coup, nous nous trouvons chez nous en tout pays, quand nous y sommes les maîtres. C'est pourquoi nous protestons ici contre la pusillanimité, contre la fourberie pitoyable et lâche des Juifs qui forgent des sophismes pour dissimuler aux vaincus leur défaite, pour laisser croire à nos vassaux que nous ne sommes pas leurs barons.

Les uns imaginent de soutenir qu'il n'y a pas de races humaines, qu'un Espagnol ou un Esquimau, qu'un Japonais, un Norvégien, un Cafre, un Sicilien, un Patagon, sont des titres de même espèce, de mêmes facultés, de même physiologie, de même mentalité, de même sensibilité. Théorie grossièrement absurde ! Il y a des races d'hommes comme il y a des races de chiens ou de chevaux, tellement différentes, éloignées, physiquement ennemies, que les éléments de leurs corps ne sauraient se rapprocher. Au Congrès de chirurgie tenu à Paris en octobre 1912, le docteur Serge Voronoff a prouvé par expériences qu'on peut greffer sur une brebis les ovaires d'une autre brebis de même espèce, et qu'elle reste féconde, mais que la greffe est impossible entre brebis d'espèces différentes.

Quel abîme entre la Juive et la Française, entre le Juif et le Français ! D'autres Hébreux, comme notre frère Weyll (dit Nozières) dans sa comédie *Le Baptême*, sollicitent la pitié de nos sujets français en gémissant: Qu'être Juif, ce n'est pas une religion, ce n'est pas une race, c'est un malheur. Un malheur ! Alors qu'il nous suffit de franchir la frontière de France, notre besace à l'épaule, et de nous déclarer Juifs pour recevoir aussitôt de la République un nom français, des terres, des privilèges fructueux, des honneurs, des immunités sans nombre, le pouvoir, l'inviolabilité ! Alors qu'il nous suffit de nous proclamer Juifs pour voir à plat ventre devant nous les indigènes français!

Allons, pas de fausse humilité ! Le temps est passé, où nous devons courber l'échine, nous fauiler par les escaliers de service, accepter les avanies et les rebuffades. Nous avons la force, *par conséquent le droit*, de parler haut, de nous présenter tels que nous sommes, de nous enorgueillir de notre qualité. Il est honteux que tant de Juifs sollicitent de la chancellerie française un nom français, ou s'affublent eux-mêmes d'un pseudonyme. Pourquoi nos Meyer-Amschel se font-ils appeler Rothschild, et nos Rothschild, Mendel ? Qu'est-ce que tous ces faux noms de Tristan Bernard, Francis de Croisset, Cécile Sorel, Henri Duvernois, Isidore de Lara, Jeanne Marnac, Jean Finot, Semenoff, Nozières ?

Quand je suis arrivé de Cracovie, nos chefs de *l'Alliance israélite* m'ont conseillé de traduire mon nom *Blümchen* et de m'appeler désormais *François Fleurette* pour amadouer les indigènes. Au bureau des naturalisations, notre frère Grumbach voulait me constituer un état-civil au nom de *Raoul d'Antigny* ou *Robert de Mirbeau*, pour me faciliter l'accès du grand monde et des salons officiels. J'ai refusé avec mépris. Je sais mieux ce que nous valons aujourd'hui. Quelle bassesse de faire croire aux Français que nous sommes de leur peuple, c'est-à-dire du peuple asservi, tandis que nous sommes *le peuple maître* ! Honneur à nos Jeanne Bloch, Henry Bernstein, Sulzbach, Merzbach, Blumenthal, Gougenheim, Bischoffsheim, à nos Cohen, Cahen, Kohn, Kahn, Kohan, à nos Meyer, Levy, Rosenthal, Rosenblatt, à nos Stern, Klotz, Schrameck et Schmoll, qui arborent fièrement le nom hébreu ou le nom germanique !

Ceux-là sont les dignes fils de Juda, les vrais conquérants ; et la récompense de leur courage est dans la bassesse du peuple conquis, incline devant eux, apportant de lui-même dans leurs greniers ses moissons, dans leurs coffres son épargne. En Angleterre et dans quelques autres pays, où nous ne possédons encore que de grands intérêts financiers sans beaucoup de pouvoir politique, on accuse les nôtres de constituer un Etat dans l'Etat. En France, cette période est passée. Nous pouvons dire: *l'Etat, c'est nous*. L'amiral catholique de Cuverville s'est couvert jadis de ridicule aux yeux des Français libres-penseurs, en disant que la France devait être l'épée et le bouclier de l'Eglise.

Les croisades sont loin ! La France est aujourd'hui l'épée et le bouclier d'Israël. Nous pouvons mettre sous les armes quatre millions de Français pour soutenir nos spéculations internationales, pour recouvrer nos grandes créances, pour délivrer nos frères opprimés, pour réaliser notre politique nationale. Comment ose-t-on contester notre amour pour la France? Nous l'aimons comme un riche propriétaire aime son domaine, comme un chasseur aime son chien, comme un épicurien aime sa cave et sa maîtresse, comme un conquérant aime ses prétoriens d'élite. Des Juifs hystériques, de ceux qui compromettent quelquefois nos affaires par leurs maladresses, ont menacé les Français de les faire sortir de France. Ils voulaient parler des très rares Français qui osent encore se dresser contre nous : une poignée de fous, sans crédit, sans ressources que leurs congénères lapideront à notre premier signe.

Mais que ferions-nous, par Jéhovah! de la France sans son bon peuple, bétail facile à tondre, docile au fouet, laborieux, économe, humble devant ses maîtres, productif au-delà de ce qu'on pouvait espérer de la Terre promise? Nous aimons les indigènes de France comme nous aimons la France; ils sont le cheptel de notre ferme. Le tout était de les mater. C'est fait, et bien fait. Non seulement dans les assemblées, dans les cafés, dans les lieux publics, mais dans les salles de rédaction, chez eux, à leur propre table, les indigènes baissent la voix quand ils parlent de nous : comme faisaient les Italiens à Milan, sous la terreur autrichienne. Ils murmurent quelquefois contre nous, en jetant alentour un regard inquiet ; mais si quelque insensé les excite à l'action, ils se hâtent de répondre : je ne peux pas; j'ai de la famille; j'ai besoin de gagner ma vie; ILS tiennent tout.

De même que l'Allemagne fait chasser du pouvoir, par la République française, les ministres qui lui déplaisent, nous faisons chasser des revues et des journaux français les écrivains qui nous sont suspects, qui tentent de nous résister, ou qui seulement se dérobent notre prise. Les plus grands, les plus puissants journaux de France n'osent même plus imprimer le mot de *Juif*, qui leur semble un peu rude, presque agressif. Pour eux, il n'existe plus de *Juifs*. En cas d'absolue nécessité, avec mille précautions, ils écrivent timidement : *Israélite*.

Nous avons imposé le silence absolu sur notre domination, sur tout incident qui pourrait rappeler aux indigènes le fait de notre domination. Cette merveilleuse discipline de la presse française vaut un chapitre à part. Je l'écrirai. Notre victoire est si complète, notre conquête si définitive que nous ne permettons pas même aux Français de se souvenir qu'il y a eu bataille, qu'ils ont été jadis les maîtres du pays, que ce qui est n'a pas toujours été. Et nous ne permettons pas qu'on le leur rappelle.

Un exemple montrera comme nous manions nos sujets. Le commerce parisien est groupé dans deux grandes associations; l'une, l'agence Mascaraud, dirigée effectivement par une dizaine de Cohen, Weil, Meyer et Levy ; l'autre, celle des *Négociants français*, présidée par Hayem. Récemment, un très grand commerçant de la rue de la Paix laissa mettre son nom sur les listes de patronage d'un candidat qui avait fait jadis des déclarations antisémites. Le candidat n'y pensait plus ; ses partisans l'ignoraient ; le grand commerçant ne s'en doutait pas. Mais nous le savions, nous ; nos fiches sont bien tenues, notre police est vigilante, notre mémoire est sûre. Toutes les riches Juives qui se fournissaient chez le grand commerçant lui réclamèrent leur compte, dans la même journée.

Le pitoyable Français courut aussitôt chez chacune de ces clientes pour les apaiser. Il protesta de son innocence. « On s'était servi de son nom sans l'avertir. » Il s'humilia, fit des excuses, remplaça à ses frais les affiches du candidat par d'autres qui ne portaient point sa signature. Il affirma son dévouement aux généreux Israélites, aux belles Israélites, à tout Israël. Hein? quel dressage! Celui qui prétend rester debout devant Israël, et qui rêve de nous reprendre la France, nous le calomnions, nous le salissons, nous l'affamons, nous l'assassinons... Je veux dire que nous le faisons calomnier, salir, assassiner par nos valets français: nous en trouvons toujours. A cent francs par mois, nos barons de Rothschild trouvent tant qu'ils veulent des laquais français qu'ils déguisent en estafiers, pour assassiner les paysans coupables d'avoir colleté un lapin ou dérobé un fagot dans la forêt jadis française.

vingt-cinq louis, à dix louis, nous trouvons tant que nous voulons des coupe-jarrets français pour intimider nos détracteurs, ou des juges pour les condamner, pour les bâillonner. Tous les indigènes de France tremblent devant le maître juif comme les indigènes de l'Inde tremblent devant le maître anglais. Non pas que le Français craigne de répandre le sang humain. Il a le même goût que les autres peuples pour le massacre, surtout pour le massacre des faibles et des vaincus. A Madagascar, au Soudan, au Maroc, les Français ont fait et font encore de belles tueries. En Chine, ils ont égale ou dépasse l'épouvantable sadisme des Allemands et des Russes.

En France même, ils s'égorgeaient les uns les autres, à l'occasion, avec une implacable férocité ; la Révolution a exterminé méthodiquement près d'un million de Français en Vendée ; Paris, Lyon, Nantes, Bordeaux ont vu des guillotines, mitraillades, noyades, septembrisades qui font frémir. En juin 1848, la bourgeoisie a détruit la moitié du vieux peuple de Paris, et elle a détruit le reste en mai 1871 ; de telle sorte que la grande ville intelligente, remuante, généreuse, n'étant plus peuplée que d'immigrés, qui accourent pour s'enrichir en exploitant les vices des oisifs et des rastaquouères, est tombée au niveau de Byzance: tourbe de baladins, de bouffons, d'entremetteuses, de catins et de valets ; proie facile pour les conquérants que nous sommes.

Mais ces mêmes Français, impitoyables aux autres, impitoyables entre eux, sont pris de terreur panique en présence du *Juif, leur maître*. Ils tueraient cent mille des leurs, plutôt que de faire tomber un cheveu de la tête *du Juif, leur maître*. Lorsque M. Antoine, ayant fait de l'Odéon un théâtre hébreu comme son émule M. Claretie a fait de la Comédie-Française un théâtre hébreu, donna *l'Esther, princesse d'Israël*, (février 1912), ce fut une splendide manifestation de notre puissance et de nos haines. Vingt fois, la salle fut bondée de nos Juifs ardents, qui saluaient de leurs acclamations le triomphe sanglant d'Esther et de Mardochée, l'asservissement d'Assuérus, le supplice d'Aman et de sa famille. Le gâteux Assuérus symbolisait l'ex-peuple français ; Aman et ses petits symbolisaient nos derniers adversaires.

Mardochée attestait que notre race. Est la race choisie et la race éternelle, Qui garde, par Dieu même à nos aïeux dicte, Le livre de la vie et de la vérité ; La race à qui la terre entière fut promise, Et qui doit conquérir l'humanité soumise... Quand il ajoutait, d'une voix rauque : Il est dans Israël une force qui brise ;, Tout mouvement humain contre nous déchaîné, Et qui touche à nos droits d'avance est condamné ! la salle entière hurlait d'orgueil et de fureur : « A bas les goym! A mort! à mort! » Oui, « qui touche à nos droits d'avance est condamné ». Nos droits, c'est la conquête et la maîtrise du monde, la destruction impitoyable des Philistins, des Amalécites, des Madianites, et l'exploitation jusqu'au sang de toute l'humanité non juive, vile semence de bétail. Le misérable Aman demandait grâce, du moins, pour ses enfants. Alors notre Esther : Aman me rappelait qu'il a dix fils, au front Charmant, jeunes et beaux et forts, et qui pourront Le venger quelque jour si nous les laissons vivre. Accorde-moi leurs dix têtes!

ASSUÉRUS : Je te les livre. Notre Mardochée rugissait aussitôt ces vers admirables : Ainsi périssent les ennemis d'Israël!...Et l'exemple soit tel que l'univers apprenne. Que, marque par son Dieu pour l'œuvre souveraine, Fort du but infailible où ce Dieu l'a conduit, Hier comme demain, demain comme aujourd'hui, Notre peuple - ignorant le temps, le siècle et l'heure, Parmi les nations qui passent, seul demeure ! Vainement Assuérus essayait d'éluder sa promesse, effrayé par l'immensité de la tuerie. Du sang! Toujours du sang !

ESTHER : J'en veux! J'en veux encore ! Que les fils d'Israël puissent, jusqu'à l'aurore, Massacrer sans remords, sans pitié, sans merci, Les ennemis de Dieu... qui sont les miens aussi. On tuait ; on tuait toujours. Dans la salle, nos frères éprouvaient une ivresse sacrée... Pendant trois jours entiers, sans arrêt, sans repos, Frappez, frappez toujours, un par un, par troupeaux, Par maisons, par tribus !

ESTHER : Frappez par multitudes. Et jetez, s'il le faut, aux vents des solitudes. La semence à venir des générations!...Qu'il fait doux cette nuit! Comme il fait bon de vivre ! Le voici donc enfin venu, ce jour vengeur, Le beau jour si longtemps attendu, qui consacre, Tout vibrant de clameurs et tout chaud de massacre, Le triomphe promis à mon peuple éternel ! Dans vingt représentations, cinquante mille Juifs impatients hurlèrent en même temps que la belle actrice juive : Réveillez-vous, chanteurs des fastes d'Israël ! Sonnez, harpes des rois! trompettes des lévites! Que les glaives soient prompts, que les flèches soient Que la vengeance coure avec des pieds de feu ! Vite !

Ces clameurs faisaient trembler les murs du théâtre ; à la sortie, l'enthousiasme de nos frères résonnait dans tout le quartier. Les pâles Français se cachaient sous leurs couvertures, épouvantés au passage de la tempête. Les belles soirées! Payées par le budget de la République, dans un théâtre officiel de la République, pour bien marquer le concours de la République à nos desseins et son obéissance à nos volontés! Nous les aurons, les trois jours d'Esther. Nous ne pouvons pas les avoir en Russie ; nous ne pouvons pas les avoir en Allemagne, ou en Angleterre, parce que les indigènes y sont encore capables de se défendre. Nous les aurons en France où le peuple abâtardi, savamment émasculé par nous, lâche et vide comme Assuérus, tend de lui-même son échine à nos fouets et sa gorge à nos couteaux.

Il est dans Israël une force qui brise. Tout mouvement humain contre nous déchaîné,. Et qui touche à nos droits d'avance est condamné ! Soirées inoubliables! Tous les vers m'obsèdent et chantent en moi comme une délicieuse mélodie ; je ne puis me lasser de les redire et de les recopier : Massacrer sans remords, sans pitié, sans merci, Les ennemis de Dieu, qui sont les miens aussi... Frappez, frappez toujours, un par un, par troupeaux Par maisons, par tribus... Qu'il fait doux, cette nuit! Comme il fait bon de vivre! . Le beau jour qui consacre tout vibrant de clameur et tout chaud de massacre Le triomphe promis à mon peuple éternel!... Ah! France, chère France! Précieux Chanaan !De quelles revanches et de quelles jouissances tu devais titre pour nous la source! C'est bien notre tour ! Depuis vingt siècles, nous avons endure la violence et l'outrage ; nous avons courbe l'échine ; nous n'avons opposé que la bassesse à la brutalité. Enfin nous avons trouvé plus résignés que nous, plus rampants que nous, plus couards que nous: les indigènes de France. A nous de manier le fouet et le bâton !

A nous de dépouiller le vaincu et d'insulter l'esclave ! En attendant les belles nuits rouges du massacre, nous avons su déjà l'avilir, cet orgueilleux pays. Notre frère Grumbach, que *l'Alliance israélite* a placé à la tête du service des naturalisations françaises, ne se contente pas de naturaliser *par dizaines de mille* nos compatriotes d'Allemagne, de Russie, de Pologne, de Roumanie, de Turquie, les hommes de renfort dont nous avons besoin pour occuper Paris ; non; Grumbach naturalise aussi par fournées toute la lie de l'Europe, les repris de justice, les contumax, les bandits de tous les pays, dont il fait des citoyens français, des magistrats français, des diplomates français, des législateurs français et les principaux rédacteurs des principaux journaux français, pour présider aux destinées de la France et pour éclairer l'opinion française. Ah! nous lui en fourrons, des poux dans le poil, au vieux lion avachi, avant de l'abattre! Ah! nous l'aurons traînée sur le fumier, la belle France, la grande France, la glorieuse France, avant de l'achever! Notre peuple - ignorant le temps, le siècle et l'heure, Parmi les nations qui passent, SEUL DEMEURE. Vive la République !

1° Le Comité central de l'Alliance israélite universelle, compose de MM.

LEVEN (Narcisse), *président*, 9, rue d'Aumale.
NETTER (1e docteur), *vice-président*, 104, boulevard Saint-Germain.
SÉE (Eugène), 17, place des Etats-Unis.
MACHIELS (Jacques), *trésorier*, 90, avenue du Bois-de-Boulogne.- 25 -
BERR (Ch.), 97, boulevard Haussmann.
BLOCH (Richard), 103, boulevard Malesherbes.
CAHEN (Albert), 53, rue Condorcet.
CARVALLO (Jules), à Tortose (Italie).
DREYFUSS (J.-H.), grand rabbin, 95, rue Taitbout
HANNAUX (Emmanuel), 174, boulevard Saint-Germain.
HESSE (Lucien), 350, rue Saint-Honoré.
LAZARD (Lucien), 1.9, rue Rochechouart.
LEVEN (Georges), 1, rue Lincoln.
LÉVI (le rabbin Israël), 54, rue La Bruyère.
LÉVI (S.), 9, rue Guy-de-la-Brosse.
LÉVY (Alfred), grand rabbin, 32, place Saint-Georges.
LYON (Camille), 89, boulevard Berthier.
MASSE (Edouard), 97, avenue Victor-Hugo.
MAYER (Gaston), 3, avenue Montaigne.
MEYER (Ferdinand), 22, rue de Lisbonne.
MONTEFIORE (Raoul), 5 bis, rue de Berri.
REINACH (Salomon), 4, rue de Traktir.
RICHTENBERGER (Eug.), 29, boulevard Malesherbes.
RODRIGUES-ELY (Camille), 2, boulevard Henri IV.
SÉE (Jacques), 132, avenue Victor-Hugo.
M. BIGART, chef du secrétariat.

2° Le Consistoire central, compose de MM.

LÉVY (Alfred), grand rabbin du Consistoire Central, 32, place Saint-Georges.
ROTHSCHILD (le baron Edouard de), *président*, délégué de Bordeaux, 2, rue Saint-Florentin.
LYON (Camille), C., *vice-président*, délégué de Lyon, 89, boulevard Berthier.
LEVYLIER (Emile), *vice-président*, délégué de Nancy, 116, avenue des Champs-Élysées.
LÉVY (Raphaël-Georges), *trésorier*, délégué de Marseille, 3, rue de Noisiel.
DREYFUS (René), *secrétaire*, délégué de Paris, 31, rue Octave-Feuillet.- 26 -
ABOUCAYA (Léon), délégué d'Alger, 40, rue de Monceau. ARON (Henri), délégué de Paris, 10, rue Auber.
ARON (Dr Leonard), délégué de la Meuse, 29, rue de Ponthieu.
BAZE (Armand), délégué de Besançon, 45, rue de Maubeuge.
BERNREIM (Marc), délégué de Rouen, à Elbeuf.
BERNREIM (A.), délégué de Lille, à Lille.
BICKART-SÉE (Edm.), délégué de Nancy, 19, place des Etats-Unis.
BLOCQ (Julien), délégué de Luneville, 33, rue de la Bienfaisance.
COHEN (Samuel), délégué d'Oran, 31, aven. Victor-Hugo.
DEUTSCH (de la Meurthe) (Emile), délégué de Paris, 54, avd'léna.
DEUTSCH (de la Meurthe) (Henry), délégué de Constantine, 4, place des Etats-Unis.
FOULD (Alphonse), délégué de Nancy, 38, rue Pierre Charron.
GOLDSTADT, délégué de Nice, 60, faubourg Poissonnière.
GUGENHEIM (Bernard), délégué de Dijon, 10, place Banque, Dijon.
HELBRONNER (Jacques), délégué de Paris, 132, avenue Henri-Martin.
KAHN (Nathan), délégué de Lyon, 7, place des Célestins à Lyon.
LANG (Ernest), délégué d'Epinal, 10, avenue Hoche.
LEHMANN (Joseph), délégué du rabbinat, 9, rue Vauquelin.
LEVEN (Narcisse), délégué de Paris, 9, rue d'Aumale.
LEVI (Israël), délégué du rabbinat, 54., rue La Bruyère.
LEVY (Raoul), délégué de Paris, 71, rue du Temple.
LEVYLIER (le Commandant Roger), délégué de Marseille, 29, rue Feuillet.
MASSE (Edouard), délégué de Paris, 97, avenue Victor-Hugo.
MIRTEL (Eugène), délégué d'Oran, 6, rue de la victoire.
MOCH (Fernand), délégué de Reims.
NAQUET-LAROQUE (le général Paul), délégué de Nîmes, 174, boulevard Haussmann.
PEREIRE (Gustave), délégué de Belfort, 35, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
PICARD (Achille), délégué de Lyon, La Terrasse, à Ecully (Rhône).
POETUS (J.), délégué de Sedan, 82, boulevard des Batignolles.
RODRIGUES-ELY (Camille), délégué de Bayonne, 2, boulevard Henri-IV.
ROTHSCHILD (le baron Edmond de), délégué de Paris, 41, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
ROTHSCHILD (le baron Robert de), délégué de Paris, 43, avenue Friedland.
SAUPHAR (Lucien), délégué de Constantine, 31, rue Octave-Feuillet.
SCHWARTZ (Michel), délégué de Nantes, 14, rue Crébillon, Nantes.
SÉE (Eugène), délégué de Paris, 17, place des Etats-Unis.
LÉVY-VALENSI (Simon), délégué d'Alger, 109, rue de Courcelles.
CAHEN (Ab.), grand rabbin, *secrétaire général de l'Union* 9, rue Vauquelin. '

Il est inconcevable que, dans les écoles de la République, on n'enseigne pas aux petits Français les noms de leurs maîtres et la composition du vrai gouvernement de la France.

Chapitre II

De la trahison chez les Français

**Urbem venalem, et mature perit-
turam. si emptorem. invenerit. Emptorem invenit!**

Les indigènes de ce pays s'irritent de ma franchise, qu'ils appellent de l'insolence ; mais leur colère est impuissante. La France est perdue pour eux. Comment ? L'aventure n'est pas nouvelle. Ecoutez Démosthène, expliquant aux Athéniens comment les Grecs ont perdu la Grèce, CIX^e Olympiade, an 3417 de notre ère juive : Les Grecs ont aujourd'hui autant de goût pour la servitude qu'ils en avaient jadis pour la liberté. Il y a une raison.

Dans vos âmes régnait alors un sentiment qui a triomphé de l'or des Perses, qui vous a donné la victoire sur terre et sur mer, qui assurait votre indépendance. Il s'est éteint. Et vous avez marché de désastre en désastre. Quel était ce sentiment ? Le plus simple et le plus naturel : la haine de tous les citoyens contre quiconque se vendait aux ennemis de la patrie. L'homme qui se laissait corrompre était châtié sans faiblesse, sans pitié ni merci... Maintenant, tout se vend comme à la foire. Le corrompu n'excite que la jalousie; son aveu ne soulève que le rire; quand son crime est prouvé, on lui pardonne ; on n'en veut qu'aux honnêtes gens capables d'indignation.

Nous avons des soldats, des vaisseaux, des revenus publics, des armes et des approvisionnements plus que nous n'en avons jamais possédé ; notre pays devrait être plus puissant que jamais ; tout devient inutile par le crime des vendus. Montez à l'Acropole : vous y lirez, gravés sur une colonne d'airain, l'exemple et le précepte que vous aviez légués vos pères : *Qu'Arthmios, fils de Pythonax, le Zélite, soit voué à l'infamie, qu'il soit tenu pour ennemi du peuple, des Athéniens et de leurs alliés, lui et toute sa race - car il apporta dans le Péloponèse l'or des Perses.* » Telle est l'inscription.

Au nom des Dieux, réfléchissez ! Comprenez quelles étaient la pensée des Athéniens d'alors, et l'élévation de leur âme. D'après nos lois criminelles, l'homme ainsi noté d'infamie doit mourir ; point n'est besoin d'autre procès ; le premier citoyen qui le rencontre peut le tuer sans crime. La mort contre ceux qui corrompaient nos hommes! la mort contre ceux de nos hommes qui se laissaient corrompre. Voilà comme on veillait au salut de la Grèce. Mais vous ne voyez plus ces choses, ni bien d'autres, de la même façon...

Eh bien, Français, vous qui avez la vanité de vous comparer aux Athéniens, vous pouvez vous vanter en effet de leur ressembler sur ce point. Vous accusez de trahison nos frères, les Dreyfus, les Ullmo, qui apportent "dans le Peloponèse l'or des Mèdes" pour servir les desseins de *notre* gouvernement, et leur vraie patrie contre la vôtre. Vous outragez du nom de traîtres nos frères juifs collectivement. Vous avez toujours sur les lèvres le nom de Judas. Mais c'est vous qui avez la trahison dans le sang; quand vous n'êtes pas traîtres vous-mêmes, vous gardez aux traîtres une indulgence infinie.

Vos militaires, vos politiciens, vos journalistes vivent dans une atmosphère de trahison, n'attendent pour trahir qu'une occasion avantageuse, et comptent sur votre pardon. Comme les Grecs, vous rirez; vous envierez la fortune du traître; vous direz : *C'est un habile homme !* Et comme les Grecs, vous réserverez votre colère pour les importuns, pour les empêcheurs de trahir en rond, pour les candides citoyens qui peuvent encore s'indigner. C'est par là que nous vous tenons. Votre vénalité, la vénalité de tous vos hommes, vous met à notre discrétion. Vos pères coupaient la tête aux généraux même victorieux qui n'avaient pas su tirer tous les fruits de leur victoire. Mais vous avez fait grâce à Bazaine, et vous avez porté Mac-Mahon au premier rang de l'Etat. Vous ne voyez plus ces choses, ni bien d'autres, de la même façon.

Au cœur de Paris, vous souffrez l'apothéose permanente du traître Coligny. A La Rochelle, vos gouvernants inaugurent le monument de Guiton, le double traître, qui trahissait la France en paralysant son action extérieure dans un moment redoutable, et qui trahissait les protestants d'Allemagne en les privant du secours de Richelieu, pour gagner les doublons du roi d'Espagne. *Le peuple de La Rochelle reste fidèle à l'esprit de Guiton et de ses complices : il se fait représenter par des étrangers dans le Parlement français, pour affirmer la persistance du sentiment séparatiste. La Savoie, dernière province réunie à la France, manifeste son sentiment séparatiste en élisant pour député un Juif de Frankfurt. Les indigènes des Alpes et des Cévennes vendent leurs suffrages, c'est-à-dire leur souveraineté et leur patrie, à des Reinach et à des Dreyfus pour un écu.*

La carrière de vos hommes publics n'est qu'une suite de trahisons. Chacun d'eux semble n'avoir d'abord choisi un parti que pour faire fortune en le trahissant ; et chaque parti croit atteindre aux sommets de la grande politique en achetant la trahison de ses adversaires. Dans le peu d'années que j'ai vécues en France depuis mon départ de Cracovie, combien n'ai-je pas déjà compté de défections scandaleuses, marchandées cyniquement, payées publiquement, applaudies par la foule comme des traits honorables !

J'ai vu des chefs socialistes se louer aux grandes compagnies capitalistes, aux ministères capitalistes, aux financiers, aux spéculateurs. J'ai vu les chefs nationalistes se vendre aux hommes d'affaires exotiques, à notre gouvernement d'Israël, à nos banquiers juifs, aux ministères qui combattaient rudement leurs idées et traquaient furieusement leurs électeurs. J'ai vu les politiciens athées élus avec le concours du clergé catholique, et les politiciens catholiques maquignonner de louches trafics avec les anticléricaux, avec les Juifs.

J'ai vu la bande Jaurès appuyer Galliffet pendant deux ans, et voter les fonds secrets du gouvernement réactionnaire quand elle en avait sa part. J'ai vu la carrière de Briand et la fin de Clemenceau, Rochefort à la solde de l'Eglise, Déroulède dans les bras d' Arthur Meyer, Anatole France accabler de ses mépris l'armée qu'il avait glorifiée, glorifier Zola qu'il avait roulé dans sa fange, pour manger au râtelier d'une Judith multimillionnaire, notre sœur Caillavet-Lippmann.

Vous rappelez-vous la violence antisémite de vos socialistes, quand ils n'avaient pas encore appris à monnayer leur socialisme? Les Rothschild, les Dreyfus, les Reinach tremblaient à l'idée du Prolétariat déchaîné. Mais il leur a suffi de garnir les poches du Jaurès qui n'est pas un ascète, de remplacer les espadrilles d'Aristide Briand par des escarpins vernis, de montrer quelques billets de banque à l'équipe de l'ancienne *Lanterne* et de la *Petite République socialiste*, pour que le Parti socialiste devînt le rempart d'Israël. Ces citoyens conscients voulaient nous pendre; ils sont maintenant nos chiens de garde; leurs crocs menacent nos ennemis

A la réunion du manège Saint-Paul, où fut exposée la situation financière de l'Humanité, devant quatre mille prolétaires conscients, le citoyen Jaurès fut contraint d'avouer qu'il avait reçu 50.000 francs (du Juif Finkelhaus pour une campagne contre les fonds russes. Mais les commissaires de la Guerre Sociale qui examinèrent plus tard les livres de L'Humanité ne trouvèrent point trace de la somme : elle avait donc disparu dans les poches du citoyen Jaurès comme les subsides de l'ambassade allemande, comme les bénéfices des Cent mille Paletots, comme les largesses de la Berliner Tageblatt, comme le produit du coup de Bourse sur les valeurs de Chemins de fer, à la grève des cheminots. Il me faut la vie large, écrit le tribun socialiste. Qu'importe les victimes ?

Les politiciens catholiques du Parlement n'ont pas fait plus de façons. Pour quelques bénéfices de banque et quelques parts dans nos syndicats d'émission, ils nous ont livré leurs églises, leurs prêtres, leurs moines, leur foi, leur Christ. De droite ou de gauche, des blancs ou des bleus, pas un ne résiste à notre or. Le dernier quinous inquiétait, notre Gaston Dreyfus l'a eu pour un morceau de pain. Français vendus ! Français à vendre! Dans l'affaire Bernstein, nous avons fait marcher contre les Français la presse française, la police française, le gouvernement français. Dans l'affaire Curie, pour servir les vices et le sadisme de notre sœur Salomé-Marfa Slodowka, pour lui permettre d'étrangler la naïve mère de famille française, nous avons fait marcher la justice française et mobilisé le président du Sénat, le président de la Chambre, le futur président de la République, Dubost, Brisson, Poincaré, la Sorbonne, le préfet de police Lépine et toute la presse de Paris.

En cette année 1913, pour éclairer sa conception de l'entente cordiale, l'Angleterre célèbre une des pires humiliations qu'elle ait infligées à la France : l'occupation de Calais durant deux siècles. Elle installe sur une place de Londres les bourgeois de Calais, en chemise, la corde au cou, devant le vainqueur anglais. *La corde au cou* : symbole de l'entente cordiale. Et qui fabrique le monument de la honte française, pour la joie des *cockneys*? Un artiste français, parbleu ! Le fameux Rodin, moyennant un sac de guinées. Faut-il parler des femmes, qui vous amènent si facilement dans nos pièges ? Lorsque Gambetta, le métèque génois, flanqué du Badois Spuller et du Juif francfortois Reinach, vendait une seconde fois à Henckel de Donnersmark l'Alsace et la Lorraine, il était conduit chez la Païva par sa vanité de bohème mal dégrassé. Au quartier Latin, avant de plumer le père Adam et d'exploiter sa femme, il n'avait jamais approché que des filles de brasserie.

Les photographies ignobles que racheta si cher Mme Adam l'ont bien prouvé. Il s'affolait maintenant à l'idée de souper chez une gourgandine de haute marque, parmi les dorures criardes, les onyx et les porphyres d'un lupanar princier. Plus tard, ce fut la baronne de Kaulla qui perdit le général de Cissey. Elles étaient des nôtres, la Païva et la Kaulla. Or, des Païva et des Kaulla, des comtesses et des baronnes de trottoir, nous en avons toujours cent à notre service, qui engluent vos militaires gâteux et vos politiciens d'estaminet. Nous en avons dans vos grands journaux, nous en avons dans les ministères, nous en avons à l'Ellysée...

J'écrirai un jour cette histoire-là : *les Aventurières de la République*. Pour la facilité de nos manœuvres, votre République aura été la République des catins. A l'Hôtel de Ville, Loubet (Loubet la Honte! Loubet-Panama!) est reçu en grande pompe par les Dausset et les Galli qui défonçaient son chapeau sur le champ de courses d'Auteuil ; tout l'état-major nationaliste prend les ordres de nos compatriotes Gruenbaum (de Francfort) et Isaac Weiss (de Buda-Pesth). C'est le furieux anti dreyfusard Bonnamour qui compose un volume à la gloire d'Aristide Briand, du *Sport-Concert*, du *Journal du Peuple* et de la bande à Manda. Le *Gil Bias* de Saül Merzbach chante le triomphe de notre cause qui a rallié Vervoort.

Le bonapartiste d'Esparbès est bombardé châtelain de Fontainebleau pour services rendus au régime républicain dans les rangs nationalistes. L'*Aurore* est rédigée par des militaires, Maxime Vuillaume reçoit du Ministère de l'Intérieur l'étoile des braves parce qu'il a chauffé la Commune avec le *Père Duchêne*, assassiné Chaudey et brûlé Paris. L'infortuné Willm est excommunié pour avoir fait la noce avec le renégat Briand, mais l'adipeux Jaurès est approuvé par le Concile du Parti pour avoir fait ripaille avec le roi Victor-Emmanuel. Le socialiste Deville se vend comme le nationaliste Pierre Richard pour un consulat général. Toute la canaille dreyfusarde assiège les salons et les offices des comtesses et gourgandines bien pensantes ; toute la canaille anti dreyfusarde fait queue dans les antichambres des Rothschild, des Dreyfus, des Sulzbach et des Blumenthal.

Vous exhibez dans vos parades militaires et vous glorifiez dans vos journaux, comme des héros français, les mercenaires annamites, arabes, sénégalais, qui trahissent leur race et leur patrie, qui égorgent leurs frères à votre service, qui renient leurs ancêtres et leur foi pour gagner votre sportule. Vous appelez rebelles et traîtres, vous exterminerez férocement ceux qui restent fidèles à leur patrie et à leur race. Telle est la perversion de votre jugement, la dépravation de votre cœur... Au reste, *il est juste que vous approuviez l'Arabe ou l'Annamite qui se fait contre son peuple le chien des Français, quand les plus huppés d'entre vous se font contre votre peuple les chiens du Juif.*

Dans votre ministère de la Guerre, depuis l'affaire Dreyfus, la trahison continue. Vous savez bien que le départ précipité du ministre Millerand n'a pas eu pour vraie cause l'incident du Paty de Clam, mais la découverte *des plus graves trahisons*. Le suicide du colonel Redl, à Vienne, a été la première conséquence de ces fuites. Il a fallu remanier en hâte plusieurs dispositions essentielles de votre plan de guerre. Peine inutile ! La trahison est installée au cœur de la place, *puisque nous avons l'argent...* Ah ! Le noble peuple que vous êtes ! Pour trente deniers, pour un petit écu, vous livrez votre foi, votre conscience, vos espoirs, votre dignité ; vous livrez votre patrie. Et vous avez toujours des prétextes si touchants ! L'un déclare : Je ne suis pas un ascète ; il me faut la vie large. Un autre : Ce sera le pain de mes vieux jours. Celui-ci : Ma bien-aimée ne peut vivre que dans un cadre de luxe. Celui-là : Pour la santé de ma femme, il nous fallait une maison de campagne. Et encore : Ce sera la dot de ma fille. Faut-il vous rappeler les noms ? J'espère qu'ils résonnent dans votre mémoire.

Quand vous plastronnez au milieu de nous, dans les galas bien parisiens, nous lisons sans lorgnette sur votre plastron le prix que nous vous avons payé. Notre pauvre Judas, lorsqu'il eut touché ses trente deniers, ne sut qu'en acheter une corde pour se pendre. Mais vous, Français, c'est étonnant ce que vous arrivez à faire avec trente deniers, quand vous nous avez vendu le petit morceau de France dont vous pouviez disposer... Vous faites surtout la noce : la noce bête, la vie large du camarade Jaurès, l'exhibition des baronnes de tripot et des Claudines faisandées dans les restaurants chers ; notre sportule vous permet de jeter magnifiquement cent sous au valet que vous tapiez hier de cinq louis dans l'antichambre. Entre tous les gens parvenus que votre jeunesse prend pour modèles, je vous défie d'en citer un qui s'il n'est arrivé par la prostitution, ne soit arrivé par la trahison.

Vous les admirez ; vous les enviez ; si Démosthène les démasque et les flétrit, vous dites que Démosthène est un énergumène, ou qu'il est un imbécile. J'ai des mouchards dans tous les mondes, avouait votre préfet Lépine. Et vous savez, qu'il disait vrai. Il y a autant de mouchards dans un cercle du faubourg Saint-Germain que dans un club du faubourg Antoine ; autant de mouchards dans une rédaction de journal que dans un cabaret de nuit ; autant de mouchards dans les couloirs et les tribunes du Palais-Bourbon qu'au pesage de Longchamp ou dans les bouges du faubourg Montmartre. Votre stupide Boulanger fut le jouet des mouchards de Constans, et vos coteries royalistes comme vos cavernes anarchistes sont peuplées de mouchards. Dès que trois Français s'assemblent, la police est en tiers.

Quand vous ne trahissez pas pour de l'argent, vous trahissez pour la sotte vanité de paraître bien informés, ou de laisser entendre que vous êtes mêlés à quelque chose. Vous êtes incapables de haine, incapables d'une haine forte et vigilante, par conséquent incapables d'aimer, incapables de fidélité, d'abnégation ; incapables de vous taire ; incapables de frapper. Dans toutes les vespasiennes de Paris, j'ai lu des menaces de mort : Mort à Galliffet !... Mort à Jaurès le Prussien !... Mort aux Juifs ! Mais Galliffet s'est promené impunément, jusqu'à son dernier jour, parmi les prolétaires braillards dont il avait massacré les pères ; le camarade Jaurès se promène impunément parmi les victimes de son abjecte cupidité, parmi les ouvrières qu'il a jetées au trottoir, parmi les Français qu'il vend à l'Allemagne. Et jamais un Juif n'a été inquiété dans ses richesses ni dans sa personne : devant le Juif vainqueur, vous courbez l'échine comme l'Hindou devant l'Anglais.

Nos barons juifs trouvent tant qu'ils veulent des valets français à cent francs par mois, pour porter leur livrée, et pour tuer à coups de fusil les paysans français qui braconnent un lapin sur la lisière de nos domaines. Mais jamais on ne verra un paysan français planter sa fourche dans le ventre d'un Rothschild ; pas plus qu'on ne verra un bourgeois français, dévalisé par nos usuriers et nos banqueroutiers, lever son revolver sur un Reinach ou un Dreyfus. Vous êtes trop lâches ; nous le savons. *Mort aux Juifs ?* Ah ! Nous sommes bien tranquilles. De même que votre patriotisme se dépense tout entier dans les beuglants, votre antisémitisme se limite aux pissotières. Votre société parisienne, votre société dirigeante, est une cohue de gens qui tantôt font semblant de s'aimer, tantôt imaginent qu'ils se haïssent, mais qui se brouillent après vingt ans d'intimité ou se réconcilient après des insultes atroces, au premier espoir de profit.

Pauvres êtres ! Nous vous avons soumis, et nous vous tenons d'une prise que vos dernières convulsions ne rompent point, parce que nous avons, nous, des cœurs virils. Nous savons aimer, nous savons haïr, nous aimons notre peuple, nous haïssons qui lui résiste. J'arracherai la peau du crâne de mes ennemis, dit le Seigneur dans le Deutéronome. Et les traîtres qui servent mon ennemi sont plus haïs de moi que mon ennemi. Nous vous avons infectés, à dessein et méthodiquement, de doctrines sceptiques, humanitaires, larmoyantes. Nous vous avons dressés à dire, d'un ton blasé ou d'un air sublime : Qu'est-ce que ça fait à Sirius ? et La vie humaine est sacrée; et Il n'y a que des malades; il n'y a pas de coupables; et Il n'y a pas de races; et Nul homme n'a de droit sur un autre homme; et Le Progrès... l'Avenir... l'Humanité....

Nous vous avons appris et, dans vos écoles, nous enseignons à vos enfants tous les mensonges et tous les sophismes qui nous servent. Mais nous nous en préservons nous-mêmes. Allez au Quartier latin; vous y rencontrerez de petits enfants de notre peuple, les enfants de notre colonie du IV^e arrondissement, que leurs pauvres parents, importés d'hier, envoient vendre des fleurs ou des statuettes à la terrasse des cafés; peut-être, ils n'ont pas mangé de la journée. Menez-les chez un pâtissier, chez un boulanger ; offrez-leur des sandwiches au jambon. L'eau leur vient à la bouche ; mais ils ne succombent pas à la tentation; notre loi leur défend de manger du porc; ils aiment mieux souffrir la faim au milieu de l'abondance. Nos prêtres, qui les instruisent dans notre langue, au cœur de votre Ninive croulante, leur ont fait des âmes de Macchabées.

Nous avons détruit en vous la foi, la volonté, le sentiment de votre droit. Mais nous croyons, nous ! Et nous voulons. Et nous savons que, de par la loi éternelle, nous avons le droit de vivre, de conquérir, de régner. Et nous frappons. Il y a quelques années, dans une assemblée des ouvriers du Bund, à Varsovie, nos frères juifs ont découvert quinze traîtres. Savez-vous ce qu'ils ont fait? Ils n'ont pas ri ; ils n'ont pas jeté les misérables dehors avec injures; ils les ont liés, les ont enduits d'éther et de sulfure de carbone, les ont grillés vifs. On ne trahit plus, dans le Bund.

En France, sous la Restauration, sous Louis-Philippe, encore sous le second Empire, vous pouviez avoir une vie politique, des partis politiques, une vie nationale, parce que la trahison n'était pas admise. Le soldat traître était fusillé. Le politicien traître était voué à l'infamie. Le journaliste traître était honni, discrédité, couvert de crachats. Tantôt le vendu succombait au mépris; comme Prevost-Paradol, il se châtiait lui-même. Plus souvent, ses amis de la veille, les affiliés de sa société secrète, les collaborateurs de son journal, le frappaient à huis clos ou lui cherchaient en public une querelle meurtrière.

Ainsi, l'homme qui n'avait pas une conscience ferme était affermi dans la bonne voie par la crainte. Il était sûr de ne pas savourer en paix le produit d'un marché honteux. Il était sûr du châtimeut. Il était sûr de l'infamie. Et cette haine générale contre les corrompus triomphait de l'or des Perses, vous donnait la victoire sur terre et sur mer, garantissait votre indépendance. Pauvre vieux peuple ! Votre suprême chance de salut serait dans ce sentiment naturel et simple. Si le traître était par vous noté d'infamie; si son infamie autorisait à le tuer n'importe quel citoyen; si vous prononciez la mort contre ceux de vos hommes qui se vendent et contre les agents ennemis qui achètent vos hommes, peut-être encore réussiriez-vous à garder la France.

Mais vous ne le ferez pas. Vous n'en avez plus l'énergie. Vous ne voyez plus ces choses de la même façon. Un pourboire de nos Rothschild, une commandite de nos Dreyfus, une invitation de nos Sulzbach, Merzbach ou Blumenthal vous paraît une réalité pratique, un bénéfice immédiat, bien supérieur au patriotisme ombrageux, à la scrupuleuse intégrité de vos pères. Et voilà pourquoi la France est perdue pour vous.

chapitre III

La farce militaire des Français

Vous êtes des fils de vaincus. CLEMENCEAU.

Les Français ne sont plus un peuple militaire. Les enfants de vos ouvriers ne veulent plus de la caserne ; les enfants de vos bourgeois ne veulent plus de l'épaulette. L'antimilitarisme n'a pas pour cause la rigueur de la vie militaire, car le régiment est devenu quelque chose comme un pensionnat, moins sévère et plus confortable que les anciens lycées. Les soldats riches s'y procurent facilement leurs aises ; les soldats pauvres s'y trouvent mieux qu'à la ferme ou à l'usine, mieux que dans l'étable ou la mansarde qui les abritait la veille.

Le recrutement des officiers devient difficile ; on compte trois fois moins de candidats pour l'Ecole de Saint-Cyr que vingt ans plus tôt ; il faut prendre tout ce qui s'offre, et solliciter les sous-officiers. Le sénateur républicain Charles Humbert et le général royaliste Bonnal constatent que la valeur intellectuelle, la culture générale, l'instruction scientifique baissent terriblement dans ce nouveau corps d'officiers. Le général Cher fils écrit que, dans l'infanterie, pour 720 Saint-Cyriens nommés sous-lieutenants il arrive 970 anciens sous-officiers ; dans l'artillerie, pour 265 Polytechniciens, 471 anciens sous-officiers.

A mesure que plus de science devient nécessaire, on fait plus de place à l'ignorance : la matière première qui entre dans l'armée est d'une infériorité croissante. Dans les Ecoles même, il faut réduire les programmes aux notions élémentaires, pour qu'ils restent à la portée des élèves comme du personnel enseignant. A la sortie, dans les armes savantes, et dès le stage minimum accompli, la moitié des officiers démissionnent. Qu'est-ce donc qui écarte de l'armée la jeune bourgeoisie ? Les uns disent qu'on ne lui offre pas assez d'argent ; et les soldes vont être augmentées. Les autres dénoncent le décret de 1907 sur les préséances : Les généraux passent après les préfets dans un cortège officiel !

Au gala de la reine de Hollande, le généralissime n'a pas eu de fauteuil à l'Opéra ! En Afrique, vingt-trois catégories de fonctionnaires ont le pas sur un colonel ! Au déjeuner du bey de Tunis, le plus grand chef militaire n'était assis que le quatorzième à la droite du ministre ! Et voilà pourquoi les jeunes Français ne veulent plus servir. Le général Pedoya, toute la presse militaire et tous les écrivains militaristes l'ont expliqué.

C'est d'une absurdité puérile. En réalité, votre peuple est dégoûté de la caserne, et votre bourgeoisie dégoûtée de l'épaulette, toute votre nation est dégoûtée du militarisme, dégoûtée de l'armée, *parce que votre armée est une armée vaincue qui n'a pas pris sa revanche*, qui n'a pas même tenté de prendre sa revanche. Napoléon a trouvé en France jusqu'à des conscrits de quinze ans, parce qu'il les menait à la bataille pour venger les défaites des vieux soldats ou pour mourir avec eux.

Vos enfants du peuple méprisent une caserne qui n'est qu'une succursale de l'école primaire ou de l'assommoir ; et vos jeunes bourgeois méprisent la carrière militaire où l'officier n'est qu'un maître de gymnastique, un pédagogue, un conférencier, un gérant de cantine et de magasins ; le général Cherfils ajoute : balayeur et postier dans ses meilleurs jours ; policier, gendarme et crocheteur ; soldat, jamais : il lui est défendu de l'être et de le dire.

Le décret de 1907 sur les préséances est très justifié. Les généraux qui auront repris Strasbourg marcheront devant les préfets et seront assis en bonne place aux festins ou galas ; mais les préfets, les sous-préfets, les commissaires de police, doivent avoir le pas sur les soldats vaincus qui ont accepté définitivement leur déchéance. Dans *Ce que pense la Jeunesse allemande*, M. François Poncet rappelle que l'Allemagne du XVIII^e siècle avait horreur de la guerre.

Même au siècle dernier, le bourgeois et l'artisan allemands tenaient le soldat à l'écart. Ce sont les victoires qui ont suscité l'enthousiasme militaire. Les militaires occupent le premier rang en Allemagne parce qu'ils sont des vainqueurs. L'armée, c'est la Force. Une armée victorieuse, on l'admire. Une armée vaincue, on la bafoue.

Tous les petits garçons rêvent d'être soldats dans une armée victorieuse, ou dans une armée malheureuse qui prépare sa revanche. Tous les jeunes gens et tous les hommes s'éloignent avec dédain d'une armée pacifique, pacifiste, d'une armée résignée aux souvenirs de honte, d'une armée qui ne sert qu'aux manœuvres et aux parades, qui n'existe que pour les immenses concussions des politiciens, des administrateurs et des fournisseurs.

Oui, *une armée qui n'est pas la Force est une armée ridicule. Le 1^{er} octobre 1913 dans la cour de l'Ecole Militaire, l'officier de réserve Duval-Arnauld a reçu la croix d'honneur du ministre de la guerre Etienne. Il se trouve que l'officier venait de rapporter au conseil municipal la nouvelle concession de la Compagnie des Omnibus, dont le ministre est président. Action d'éclat ! Etoile des braves ! Vous croyez que votre armée a montré sa force quand elle a égorgé des Chinois, des Hovas, des Marocains, des nègres du Soudan, ou qu'elle a maté des grévistes, ou qu'elle a pris d'assaut des couvents de nonnes? Mais non.*

Chacun de ces hauts faits a simplement rappelé au monde que les Allemands attendent depuis quarante ans les Français sous les murs de Metz, et que les Français vont tirer des coups de fusil partout... excepté là. Vous vous souvenez du match de boxe entre Jeffries et le nègre Johnson? Avant la rencontre, Jeffries passait pour invincible; il avait terrassé vingt adversaires redoutables. Devant la brute noire, il n'exista pas; il s'effondra comme s'est effondrée l'invincible armée française, en 1870, devant la puissance allemande. Si Jeffries avait alors parcouru les jardins publics en assommant les petits enfants, croyez-vous qu'il aurait rétabli sa réputation ?

Quel sentiment supposez-vous qu'il aurait inspiré aux gens de sport, et aux simples honnêtes gens ? Juste le sentiment qu'inspire l'armée française en massacrant sur tous les continents des peuples sans défense, en arrosant de shrapnells les villages de Jaunes et de Noirs, en fusillant les ouvriers de Fourmies, en expulsant les moines, en cavalcadant aux portières de la canaille politicienne, en gagnant des galons dans les anti-chambres, en ramassant des croix dans les chasses de Marly-Rambouillet tandis que les Allemands continuent d'attendre, et de ricaner, à Metz et à Strasbourg.

Nous, Juifs, nous vous jugeons en spectateurs désintéressés. Nous faisons d'excellentes affaires ici pendant la paix. Nous en ferions d'excellentes en cas de guerre. Que vous vous agitiez vivants autour de la Bourse, ou que vous soyez étendus morts sur un champ de bataille, c'est toujours nous qui viderons vos poches. Ecoutez donc mon avis impartial. Entre vous, dans vos journaux, dans vos agapes, vous pouvez vous répéter que vous êtes admirables, que vos généraux sont épatants. Mais au Chili comme au Japon, pour le Persan comme pour le Yankee, l'armée allemande est une armée *victorieuse*, et l'armée française est une armée *vaincue*.

Vous pouvez passer des revues inoubliables sur terre et sur mer, tirer 2.600 coups de canon et 80,000 coups de fusil devant la reine Wilhelmine (3 juin 1912), ou mettre en ligne soixante-quinze bâtiments de guerre pour saluer une barque italienne, vous êtes tout de même le peuple qui a déguerpi de Fashoda à la première sommation de l'Angleterre, et qui a chassé son ministre des affaires étrangères à la première sommation de Guillaume II.

Votre intrépide Déroulède a pu joncher de son cadavre toutes les brasseries allemandes de la rue Saint-Marc et gesticuler annuellement devant les statues de la place de la Concorde, vous êtes la nation qui a laissé insulter son pavillon et capturer ses hôtes à bord de ses vaisseaux par les Italiens, sous le canon de la flotte française. Vous enrôlez sous le drapeau tricolore, vous déguisez en soldats français tous les sauvages et tous les singes de l'Afrique, dans l'espoir qu'ils se battront à votre place, qu'ils reprendront pour vous l'Alsace et la Lorraine : Carthaginois que vous êtes !

Un pays ne vit et ne se défend que par le courage de ses citoyens, jamais par le secours des mercenaires. Au lendemain de la dernière revue (Matin, 17 juillet), un représentant du peuple français clame éperdument : *Des revues comme ça, ils n'en ont pas en Allemagne ! On ne verra jamais en Allemagne des troupes aussi magnifiques*, qui iraient défendre la patrie comme elles vont à la parade, etc.

Vous ne comprenez pas que les Allemands crèvent de rire en lisant ces rodomontades? Ils répondent que, pour les revues de Longchamp comme pour les revues de music-halls, les Français sont les premiers du monde; mais pour les capitulations aussi : SEDAN, METZ, PARIS. Et vous vous étonnez que vos fils ne veuillent plus être officiers, ne veuillent plus être soldats ! C'est la meilleure preuve que vous n'avez plus rien de guerrier.

Sans doute, vos chefs militaires parlent beaucoup, et quelques-uns parlent bien. Du général Roget au général Percin, ceux de droite et ceux de gauche, ceux de la rue des Postes et ceux de la rue Cadet sont de fameux orateurs, politiciens, conférenciers, journalistes. Leurs devanciers avaient déjà cette réputation ; ils ont laissé des paroles lapidaires :

NEY: *Sire, je vous ramènerai l'usurpateur dans une cage de fer.*

CHANGARNIER : *Mandataires du pays, délibérez en paix!*

LEBOEUF: *L'année prussienne, je la nie... Dût la guerre durer un an, il ne manquera pas un bouton de guêtre.*

DUCROT : *Je ne rentrerai que mort ou victorieux.*

TROCHU: *Le gouverneur de Paris ne capitulera pas.*

Votre marine s'enorgueillit, sinon de marins glorieux, du moins de romanciers notoires, et qui ne sont pas tendres pour leurs supérieurs. Dans le *Matin* du 20 juin 1913, votre marin-romancier Pierre Loti a déclaré que les amiraux sont des incapables obstinés, des sectaires aveugles, et que l'absurdité de leurs actes apparaît à tout Français digne de ce nom. Dans le *Matin* du 12 mai, votre marin-romancier Claude Farrère attestait que ses chefs sont des déments, des gâteaux, des grotesques, de dangereux alcooliques, des envieux, des menteurs.

Depuis l'affaire Dreyfus, Edouard Drumont a formulé vingt fois, sur le caractère et sur le courage civique de vos généraux, des appréciations aussi sévères que celles des antimilitaristes. Dans la cour de la caserne de la Pépinière, le jour des obsèques de Félix Faure, Paul Déroulède a traité le général Roget comme ne l'avaient pas traité les plus enragés dreyfusards : car ce guerrier venait de lâcher pied au moment d'agir.

L'habitude de la panique!... Après l'affaire Bernstein, vous avez vu un amiral à plumes blanches professer *ex cathedra* que la désertion n'entache nullement l'honneur d'un galant homme: et tous les avocats qui défendent les déserteurs en conseil de guerre ont retenu cet oracle. Les royalistes de l'*Action française*, qui célèbrent l'armée en bloc, l'arrangent très mal en détail. Ils ont dû flétrir les gardes républicains, soldats d'élite ! qui avaient foulé aux pieds le drapeau tricolore pour défendre notre compatriote Henry Bernstein contre les Français; ils ont dû flétrir les cinq militaires qui portaient avec ensemble, et par ordre, un faux témoignage contre Charles Maurras à Versailles; ils ont flétri et comment ! les généraux Percin, Peigne, Pedoya, Godard et Rouvray, qui se prononçaient pour le service de deux ans.

Il est loin, le temps où l'affirmation de cinq ministres de la guerre suffisait à prouver la culpabilité d'un accusé! C'est par tas de cinq que vos militaristes vouent les généraux à l'exécration publique. Vous avez aussi adopté une conception du courage militaire qui déconcerte les gens de cœur. Chez vos anciens, le courage consistait à risquer, à sacrifier sa vie pour exécuter un ordre ou pour obéir aux lois générales de l'honneur. Chez vous, le courage consiste à sauver sa peau.

Du haut de son fauteuil, le président de la Chambre, Paul Deschanel, a célébré comme des héros les matelots de la *Bourgogne* qui s'étaient tirés d'affaire en noyant leurs passagers. Vous avez absous les matelots de la *Liberté* qui se sont mis à la mer au premier signe de danger, abandonnant le vaisseau qu'un peu de discipline aurait sauvé. Vous avez admiré les canonnières de la *Couronne*, jetant à l'eau les gargousses et les projectiles qui allaient faire explosion: comme si c'était un trait d'abnégation !

Dernièrement (30 juin 1913), un lieutenant du 51^e de ligne, promu capitaine au 1^{er} régiment étranger, se brûlait la cervelle pour ne pas partir au Maroc - à la guerre : quelle mentalité chez vos guerriers! Les mineurs, les pêcheurs, les puisatiers, les couvreurs, les pompiers, les jockeys, les aviateurs civils, des milliers de travailleurs de toute profession, tous les promeneurs dans les rues de Paris, des millions de voyageurs sur terre et sur mer affrontent la mort continuellement, la rencontrent souvent : et c'est la destinée des hommes.

Mais quand un de vos officiers périt dans l'exercice de sa profession, tout le peuple s'ébahit, les pouvoirs publics prennent le deuil, la presse éclate en sanglots: tant il vous paraît extraordinaire qu'un militaire ne soit pas à couvert des périls communs ! Un épisode m'a frappé : l'apothéose de ce lieutenant de la garde républicaine qui dynamita le refuge de Bonnot, à la grande bataille de Choisy-le-Roi.

Dans le même temps, on voyait, d'une part, au Salon, un tableau de Detaille à la gloire de Lassalle : le grand cavalier chargeant à la tête de ses cuirassiers; en guise de sabre, il tenait sa pipe à la main, comme Murat sa cravache; d'autre part, dans tous les cinémas, le lieutenant Fontan, tapi derrière un énorme tombereau de matelas et de fascines, s'y reprenant à trois fois pour poser sa cartouche au pied de la mesure sans défenseurs et s'esquivant avec agilité... Ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui : quelle comparaison ! L'officier aux matelas était regardé par toute la France comme un prodige de bravoure.

Devant ce *film*, j'ai compris pourquoi 3 maréchaux de France, 50 généraux, 180.000 soldats ayant encore à tirer trois millions de gargousses et vingt-trois millions de cartouches ont capitulé dans Metz ; pourquoi 500.000 hommes bien armés, dans Paris, se sont rendus à 200.000 Allemands. La pipe de Lassalle à Wagram explique l'épopée napoléonienne; les vingt matelas du lieutenant Fontan à Choisy expliquent vos débâcles.

Vous n'avez même plus l'énergie de détester et de punir la trahison : pas plus la trahison par dessein de trahir que la trahison par imbécillité ; vous avez fait grâce à Bazaine; vous avez mis Mac-Mahon à la tête de l'Etat; vous n'avez fusillé ni Dreyfus, ni Ullmo...

Notez, d'ailleurs, que ni Dreyfus, ni Ullmo, ni aucun de nos compatriotes ne saurait commettre une trahison. Nous sommes Juifs; quel scrupule devons-nous avoir à servir un autre pays contre le vôtre, si l'intérêt de notre nation l'exige ? Aucun. La question a été tranchée sous la Restauration, lorsque fut discutée la fameuse loi du Sacrilège. Quand un Juif vole et souille les vases sacrés de vos églises, vous criez à tort au sacrilège; le Juif n'est pas sacrilège, attendu que les objets de votre culte ne sont pas sacrés pour lui. De même quand il vend votre pays, son acte n'est pas réellement une trahison, parce qu'il n'a de devoirs qu'envers sa propre patrie, et point envers la vôtre.

Les traîtres, si vous voulez le savoir, les traîtres sont les officiers composant les Conseils de guerre de 1894 et 1899, qui, ayant jugé deux fois, en leur âme et conscience, que Dreyfus était coupable, *ne l'ont pas condamné à mort*. Était-ce par respect pour sa qualité de Juif ? ou parce qu'ils admettaient la qualité d'officier comme une circonstance atténuante de la trahison ? Les traîtres sont vos grands chefs, qui introduisent le Juif dans les postes importants et qui lui confient les secrets de la défense française.

Les Allemands s'en garderaient bien : car ils nous connaissent. Mais vos généraux nous livrent tout, parce qu'ils sont nos serviteurs comme tous les personnages notables de votre République; parce qu'ils mendient notre protection, nos faveurs, nos grâces ; parce qu'ils sont aux pieds des Reinach aujourd'hui comme ils étaient aux pieds des Crémieux en 1870. Arrogants, brutaux, cruels avec les Annamites les Malgaches, les Arabes, regardez les courber l'échine devant nos proconsuls, nos Hendie, nos Brisach, nos Roth, nos Schrameck, devant tous ceux des nôtres qui administrent la France pour Israël; regardez-les faire des grâces aux chasses des Rothschild ou dans le salon des Sulzbach, des Merzbach, des Dreyfus, des Blumenthal !

C'est un de nos préfets israélites qui s'amusaient à peindre en noir le visage de vos soldats, pour les exhiber comme esclaves nègres à ses bals et réceptions. Dans une armée qui ne fait pas la guerre, qui esquivait quarante ans la guerre, qui tremble à l'idée de la guerre, comment voulez-vous qu'on avance ? A force de bassesse dans l'antichambre des maîtres. Et *c'est nous qui sommes vos maîtres*. Vous vous rappelez comment fut nommé, pour le conduire au naufrage, le commandant du croiseur *Chanzy* par nos Crémieux Thomson ? Le chef d'état-major général présenta trois noms d'officiers au choix de M. Thomson-Crémieux : Bon, dit le ministre, celui-ci ou celui-là, peu importe... Ah ! Mais non, au fait, je l'ai promis, le *Chanzy* ! A qui, monsieur le ministre ? A qui ?

Ma foi je ne sais plus; demandez à Valentine. Le chef d'état-major va trouver Mlle Thomson : A qui le *Chanzy*? Le *Chanzy*? Tiens, c'est vrai. Mais j'ai oublié le nom. Amiral, demandez donc à mon sculpteur. On s'informe auprès du sculpteur qui faisait alors le buste de Mlle Thomson. A qui le *Chanzy*? Le *Chanzy* ? Je n'y pensais plus. Attendez... Je me rappelle. C'est une espèce de grand type que j'ai rencontré chez Fursy. Quel diable de nom m'a-t-il donné? Je dois avoir sa carte dans une de mes poches. On retourne les poches des vestons du sculpteur; on trouve à la fin la carte du commandant Mauger. Cet officier, qui confectionne des chansons pour le *Chat Noir*, avait échangé des bocks, à la *Boîte à Fursy*, avec le sculpteur de la fille du ministre. Entre deux soucoupes, le sculpteur avait promis le *Chanzy*. M. Mauger fut nommé et le croiseur périt.

Ainsi périrent encore le *Sully*, le *Jean-Bart*, etc. M. Jules Lemaître l'a dit : vos officiers n'avancent que par l'intrigue; ceux qui sont de la voie lactée, c'est-à-dire fils, neveux ou gendres de grands chefs aux manches constellées, jouissent de privilèges scandaleux; les autres se poussent par les femmes, par la flagornerie et la servilité. Ceux qui n'avancent pas, ce sont les désintéressés, les fiers, les sincères, les ombrageux, les sauvages, c'est-à-dire ceux-là précisément qui possèdent de naissance quelques-unes des meilleures vertus de leur état. Et ceux qui avancent, ce sont les souples, les adroits, les impudents. (Jules Lemaître, *Figaro*, 12 septembre 1897.) Voilà vos guerriers. Avant l'affaire Dreyfus, ils se pressaient à la messe, parce que le général et le colonel, la générale et la colonelle, étaient soumis à la Rue des Postes.

Depuis notre victoire, ils se font en masse affilier aux Loges maçonniques. Ils exécutent les consignes que leur transmettent nos Délégués. Quand ils ne rédigent pas des fiches contre leurs camarades, ils n'ont pas le courage de châtier ceux qui rédigent des fiches. A Lille, notre compatriote et délégué Wellhoff commande effectivement le 1^{er} corps d'armée, convoque vos généraux et vos officiers à la barre de la Loge *La Fidélité* pour les rabrouer ou pour leur donner des ordres. Et pas un ne bronche. Ils sont dressés. Ils se couperaient le prépuce de leurs propres mains si nous daignons les admettre devant l'Arche.

Mais chacun à sa place ! L'année dernière, nous fîmes la gageure d'imposer un anarchiste comme directeur de conscience et prédicateur d'antimilitarisme dans un régiment. En effet, le colonel du 3^e d'artillerie, à La Rochelle, sur l'injonction de notre compatriote Hesse, député du lieu, nomma bibliothécaire de sa caserne et chargea des cours sociaux notre compatriote Goldstein, condamné à diverses reprises pour propagande contre l'armée.

La Guerre Sociale en était estomaquée (septembre 1912). Gustave Hervé lui-même ne sait pas où en sont vos galonnes ou, comme dit le patriote Clémenceau, vos céphalopodes empanachés. Félix Faure, autre patriote, quand il découvrit le col de la Vanoise en compagnie du ménage Steinheil, faisait porter sa chaise percée par les chasseurs alpins. C'était à peine aussi insultant que la farce à laquelle nous nous sommes livrés en vous donnant un corps d'officiers, humanitaires, d'officiers démagogues, d'officiers politiciens, bavards, écrivailleurs, avocassiers, pisseurs de copie larmoyante, invoquant le progrès démocratique et social » comme des maîtres d'école, déplorant les maux de la guerre qu'ils sont chargés de préparer.

Car c'est ça, vos militaires d'aujourd'hui ! Et vous ne comprenez pas la répugnance qu'ils inspirent aux jeunes gens ? Les jeunes gens sont absolus et logiques. Ils veulent qu'un soldat soit un soldat, qu'un prêtre soit un prêtre, qu'un artiste soit un artiste. Or vos artistes sont des mercantis, vos prêtres n'ont pas la foi, vos officiers ressemblent à des gens de guerre comme je ressemble au pape ; *votre armée n'est qu'une bouffonnerie parce qu'elle n'est pas la Force*.

Il y a, en France, vingt-cinq mille jeunes capitaines, lieutenants, sous-lieutenants: des hommes vigoureux, qui traînent un sabre, qui prétendent avoir choisi leur carrière par amour de la gloire et de la patrie, qui font un métier stupide et fastidieux, qui crèvent d'ennui et de déception. S'en est-il jamais trouvé dix qui eussent l'idée de tenter quelque chose ? - de tenter quelque chose pour justifier leur sabre et leurs galons ? - de tenter quelque chose pour tirer leur armée de la boue et leur pays de l'abîme? De tenter quelque chose pour agir, pour vivre, *pour ne pas mourir sans avoir vécu* ? Jamais. Alors qu'est-ce qu'ils ont dans les veines, vos militaires ? Qu'est-ce qu'ils ont dans le ventre ? Quel prestige peuvent-ils avoir auprès de leurs hommes ?

Quelle attraction peuvent-ils exercer sur la jeunesse intelligente ? Non seulement ils n'ont jamais été capables, en quarante ans, après cinquante milliards de dépenses, de reprendre l'Alsace-Lorraine, ou d'essayer de la reprendre. Mais ils ont assisté froidement, passivement, à la conquête et à l'exploitation de leur pays par la poignée de vagabonds que nous sommes. Pendant l'affaire Dreyfus, les a-t-on vus s'émouvoir sous les insultes et les défis que nous leur jetions chaque jour au visage? Leur passivité désespérait, écœurait les Français qu'une singulière méprise ou l'appât de notre or avait attirés dans notre camp. Des hommes, se sont battus, ont risqué leur vie pour défendre l'Armée. Des officiers ? Allons donc ! des journalistes, des pékins.

Anatole France avait proclamé jadis : *Il faut que l'écrivain puisse tout dire. Mais il est tenu de toucher avec respect aux choses sacrées. Et s'il y a dans la société humaine, du consentement de tous, une chose sacrée, c'est l'armée.* Vous savez comme il l'a arrangée, votre armée, ce même Anatole France, avec son compère Zola. Est-ce uniquement pour gagner les substantielles faveurs de notre compatriote multimillionnaire, Mme Lippmann? Soyez sûr qu'il y avait aussi, chez l'homme de lettres *français*, un douloureux mépris pour les généraux et les officiers français résignés à tous les outrages.

Pas étonnant qu'ils aient peur de quatre millions d'Allemands, puisqu'ils ont peur de nos cent mille Hébreux, et que nous leur tenons la tête sous notre botte ! Vous me direz qu'ils craindraient, en défendant ou en délivrant leur pays, de faire de la politique. Les soldats ne font pas de politique. En vérité ! Ne font-ils pas de la politique, lorsqu'ils désertent les sacristies pour les loges, lorsqu'ils s'agenouillent devant Picquart après avoir voulu l'étriper, lorsqu'ils emplissent les journaux de leur prose pour attirer l'attention de l'électeur et du Q.-M.? Le scrupule qui paralyse leur patriotisme ne paralyse pas leurs petites ambitions. Et pourquoi ne feraient-ils pas de politique?

Nous sommes cent mille Hébreux dans Paris, débarqués hier de nos ghettos, ignorant tout de votre pays et de son histoire, ennemis sournois et résolu de tout ce qui constitue la France, pour la plupart ne sachant même pas votre langue. Nous en faisons tout de même, de la politique ! Nous sommes citoyens français, électeurs, élus, fonctionnaires, juges, dirigeants, ministres. Nous ne faisons pas seulement *de la politique* : nous faisons *toute la politique*. Les officiers français pourraient avoir autant de culot que nous.

Les officiers bulgares ont fait de la politique, quand ils ont expulsé le Battenberg inerte pour donner le trône au ruse Cobourg. Les officiers serbes ont fait de la politique, quand ils ont supprimé le petit Alexandre pour appeler Pierre Karageorgevitch. Les officiers grecs ont fait de la politique, quand ils ont épuré la caverne parlementaire et restauré l'autorité royale. Grâce à quoi les armées bulgare, serbe et grecque ont réglé le compte de l'ennemi héréditaire. Grâce à quoi la Bulgarie, la Serbie, la Grèce, après quelques épreuves, feront une autre figure en Europe. Mais vos officiers français... Oh! là! là!

Peut-être formeront-ils des Syndicats pour solliciter des augmentations de solde. Ils ne formeront jamais une Société secrète ou une Ligue ouverte pour sauver la France du péril allemand; encore moins pour l'arracher au joug d'Israël. Ils sont devant mes frères comme le cipaye hindou devant le maître anglais. C'est, d'ailleurs, ce qui me permet de parler avec cette liberté. Naguère, un Hébreu ne l'eût pas risqué sans imprudence. Aujourd'hui, nous le pouvons : vous êtes faits au joug.

A tel point que j'ai éprouvé un peu d'écœurement. Quand l'*Alliance israélite* et ma Loge maçonnique me firent venir de Cracovie, ma ville natale, avec un millier de camarades, pour renforcer notre garnison de Paris, je m'attendais à quelques luttes. Nous n'avons eu que la peine de débarquer, de voir et de prendre. Pour un homme de mon âge, et qui appartient à la tribu de Juda, une conquête si facile a quelque chose de rebutant. Vous êtes une nation du type flasque. L'armée, c'est la Force. Une armée du type flasque est un monstre qui répugne à l'âme populaire comme à l'esprit philosophique.

Chapitre IV

La farce patriotique des Français

Les Français sont une plaisante nation. Jamais ils ne seront pris au sérieux par les autres peuples. L'accès de fièvre patriotique dont la France a souffert depuis deux ans n'inquiète sérieusement personne en Europe. Il a seulement appelé l'attention sur le ridicule d'un pays qui crie "Aux armes !" pour repousser l'étranger, quand il a déjà offert, vendu, livré à l'étranger ses forteresses, ses trésors, les clés et les rouages essentiels de son gouvernement, de son administration, de ses finances, de son organisation économique, politique, judiciaire, et de sa vie morale. Les Français ont la manie de célébrer leurs désastres comme des victoires, leurs humiliations comme des succès.

Après une déroute, ils chantent un Te Deum ! Et suspendent comme des trophées, aux voûtes de leurs cathédrales, les quelques drapeaux qu'ils ont dérobés au vainqueur. En acceptant le joug le plus lourd et le plus humiliant, ils prennent des mines de Tartarins. Ils se répètent qu'ils font trembler le monde. Ils le croient peut-être. Mais le monde entier se moque d'eux. Le gouvernement de la République demande à la nation française un milliard tout de suite, beaucoup de milliards dans l'avenir, une année encore de la vie des jeunes gens pour assurer l'indépendance du territoire, pour empêcher que la Champagne et la Bourgogne ne deviennent allemandes, pour ne pas voir de nouveaux chefs étrangers prélever des rançons, ordonner des exécutions dans les préfectures de France.

Or, l'arrondissement où nous écrivons ces pages a comme sous-préfet un étranger ; le préfet du département est un étranger, le ministre de l'intérieur est un étranger. Dans la capitale, où nous vivons le plus souvent, le conseil de préfecture est présidé par un étranger; le conseil municipal est tenu en laisse par un étranger. Les principaux postes des administrations centrales, plusieurs ministères, la moitié des tribunaux, des grands commandements militaires, des emplois diplomatiques, sont occupés par des étrangers; les lois les plus importantes sont présentées, discutées, rapportées au Parlement par des étrangers.

Pourquoi les Français ne veulent-ils pas subir des conquérants nouveaux qui leur viendraient de Cologne, de Francfort, de Berlin, puisque leur maîtres actuels, les maîtres de qui les ordres sont écoutés par trente-huit millions de Français, avec une soumission parfaite, arrivent déjà de Berlin, de Cologne, de Francfort, de Buda-Pesth, de Salonique, de tous les villages allemands, polonais, russes, roumains et levantins?

Des industriels et des commerçants germaniques, anglais, américains, possèdent et mettent en valeur presque tous les éléments de la richesse française. Nos compatriotes hébreux gouvernent, administrent, exploitent le sol et l'habitant, forment l'intelligence et dressent le caractère de la jeunesse française selon les vues de notre politique nationale israélite. Toute la presse de la capitale et, par répercussion, presque toute la presse des provinces obéissent à des étrangers.

Les Français offrent ce spectacle, unique assurément dans l'histoire, d'un grand peuple qui ne connaît rien de ses propres affaires, de ses périls, de ses intérêts immédiats ou futurs, de ses hommes, de ses ressources, que par des étrangers. Les Français pensent par des cerveaux étrangers; sur tous les problèmes dont dépend leur existence, ils acceptent comme oracles les informations et les jugements d'une tourbe étrangère qui n'a ni la mentalité, ni la sensibilité de la race française, ni l'intelligence des choses françaises, ni sympathie ni respect pour la France.

M. Marcel Prévost publie un roman à sensation pour montrer la fatale influence des institutrices et gouvernantes étrangères sur l'éducation des jeunes filles françaises. La presse est l'institutrice, la gouvernante de la nation, qui puise dans les journaux ses informations, ses jugements, presque toute la matière de sa vie intellectuelle. Et la presse de Paris est étrangère au même degré que les héroïnes de M. Prévost. Dans tous les partis politiques, du Gaulois à l'Humanité, les rédactions de journaux sont internationales.

Le grand journal qui travaille dans le patriotisme avec le plus d'audace et de fracas, le *Matin*, est une Tour de Babel où les ouvriers parlent et écrivent toutes les langues sauf le français. Quand MM. de Cassagnac et d'autres jeunes gens patriotes expulsent bruyamment de Paris un Grumbach ou un Karl-Eugen Schmidt sous prétexte d'outrage à la France, ils n'ont pas l'air de se douter que la plupart des confrères qu'ils coudoient et même qu'ils accueillent sont d'autres Schmidt et d'autres Grumbach. Ou bien ils ne veulent pas s'en apercevoir. D'où sortent ces étrangers qui font l'opinion publique en France? Quelles garanties offrent-ils à leur pays d'adoption ?

Voilà de fameux patriotes français, que ces vagabonds qui ont commencé par renier leur première patrie ! Pourquoi ne renieraient-ils pas et ne trahiraient-ils pas la seconde comme la première? Si leur première patrie les a rejetés comme indignes, la France n'est-elle pas folle de les recevoir et de leur confier aussitôt les directions de sa pensée ? La République française n'est pas un lieu d'asile : elle est une terre de Chanaan, un Paradis pour la vermine d'Europe et d'Amérique, pour les déchets sociaux de tous les pays.

Fuyant la police de leurs pays respectifs, non seulement les pires aventuriers sont reçus en France comme des frères au nom de la solidarité humaine, mais la République leur confère sans tarder la naturalisation, des concessions coloniales, des décorations, toutes les apparences de la respectabilité, tous les moyens de faire prompt fortune; elle les investit de fonctions publiques; elle leur donne la haute main sur l'éducation de la jeunesse, et le monopole de la presse. Ainsi s'explique le mépris où la presse française est tenue par la foule et par les journalistes des autres pays. Ainsi s'explique la vénalité des journaux français.

Au début de la dernière guerre des Balkans, nous vîmes arriver à Constantinople le rédacteur en chef d'une feuille parisienne qui avait montré les dispositions les plus turcophobes au cours de la guerre de Cyrénaïque. Depuis un an, ce journal et cet écrivain dénonçaient la sauvagerie du peuple ottoman, l'incapacité et la déloyauté du gouvernement turc. La première visite du journaliste, à Constantinople, fut pour le ministre des finances, qui lui prouva l'existence de certaines disponibilités au Trésor; sa seconde visite fut pour le sultan, qui lui remit une parure de diamants.

Alors, les Turcs apprirent qu'ils avaient la première armée du monde, les meilleurs généraux, les plus grands ministres, le bon droit certain, la victoire acquise, les sympathies de l'univers. La femme du journaliste exhibe aux galas un pendentif admirable; les Turcs ont été vaincus tout de même; les badauds français ont lu et cru comme paroles d'Évangile des mensonges grossiers; les correspondants de journaux de tous les pays présents à Constantinople ont enregistré cet épisode déshonorant pour la presse française, sans tenir compte que le héros de l'histoire n'est pas Français, non plus que sa femme endiamantée, non plus que son journal sensationnel.

Lorsque les socialistes allemands dévoilèrent au Reichstag les manœuvres de la maison Krupp et ses relations intimes avec la presse parisienne, le directeur du Rappel et le directeur de l'Autorité annoncèrent qu'ils constituaient un comité ou jury d'honneur pour approfondir le sujet : si le Figaro était à la solde de Krupp, on allait faire bonne justice!... Hélas! Il n'a plus été question de cette belle enquête. Les directeurs du Rappel et de l'Autorité ont sans doute reconnu, dès les premiers pas, qu'ils s'aventuraient sur un terrain dangereux. Ils allaient découvrir que les trois quarts des journaux français, et les plus considérables, sont gagés par les ambassades étrangères, pour servir des politiques étrangères, par la plume de rédacteurs étrangers.

Les Jeunes Turcs, en vidant les tiroirs d'Abd-ul-Hamid, ont trouvé les noms de six grands journaux de Paris que payait le Sultan Rouge. Ces journalistes étrangers, hier Allemands, Hongrois, Anglais, Hébreux, Hollandais, aujourd'hui affublés de la nationalité française et de décorations françaises, ne trahissent pas réellement leur nouvelle patrie, car ils n'en ont pas plus souci que de l'ancienne; ils sont des sans-patrie. Nos compatriotes hébreux seuls obéissent aux ordres de notre gouvernement national et servent la politique définie de notre nation. Mais les Français imbéciles sont pour les uns comme pour les autres un bétail dont il est commode et profitable de trafiquer.

Telle est la prise des étrangers sur la presse française qu'ils en excluent à leur gré les derniers Français clairvoyants. Le cas ne se présente, d'ailleurs, que par exception. L'ouvrier français, dans ses syndicats, est encore capable d'une certaine résistance contre l'invasion des concurrents étrangers. Le journaliste français n'en est pas capable; ni sa conscience professionnelle, ni son sens patriotique ne lui donnent le courage de défendre son pays en se protégeant lui-même; il accepte les plus laides promiscuités ; il subit la collaboration et bientôt l'autorité des intrus; il n'est plus qu'une sorte de scribe chargé de mettre en français grammaticalement correct les articles suspects des agents étrangers.

S'il résiste, on le brise. De même que la République française a chassé du pouvoir M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, sur la première injonction du Kaiser, les plus puissants journaux français, sur la première injonction du Gouvernement d'Israël, chassent de leur rédaction les Français qui nous gênent. Les directeurs du Rappel et de l'Autorité peuvent convoquer des commissions et des jurys, ouvrir là-dessus des enquêtes. Nous leur prédisons qu'ils n'iront pas plus avant cette fois-ci que l'autre. Les étrangers sont maîtres, et bien maîtres, de la France et de la République. Les Français ne connaissent que ce qu'il nous plaît de leur laisser connaître, dans la mesure et sous la forme qu'il nous plaît de déterminer. La presse française est à nous; le journal qui remue des millions dépend de nous comme le journal qui cherche cinquante louis. Quand un journaliste français devient dangereux, nous l'achetons.

Si l'homme n'est pas à vendre, nous le supprimons. Les Français ne sauront jamais combien leurs vellétés de patriotisme et d'indépendance nous font rire. Leurs types de patriotes sont le vieux Clémenceau et le jeune Maurice Rostand, cadet de Gascogne!... Le vieux Clémenceau qui, pendant la débâcle française, à trente ans, cachait sa lâcheté dans la mairie de Montmartre, comme son mignon Pichon cacha plus tard sa lâcheté dans les caves de la légation britannique, à Pékin; le jeune Maurice Rostand, qui s'est fait reformer avant de signer la pétition pour le service de trois ans!

A la fin de mars 1913, dans un scrutin sur l'amnistie, 141 députés appuyèrent la proposition d'amnistier les déserteurs. Ils furent nommés renégats de la patrie » par un journaliste du parti contraire. Sur les cent quarante et un représentants du peuple français, un seul s'indigna de la flétrissure. Les amiraux français, consultés dans les jurys d'honneur (affaire Bernstein), professent que la désertion n'entache nullement le caractère et la respectabilité du déserteur, qui reste un galant homme. Le ministre italien Crispi disoit que la Tunisie doit être « une colonie italienne gardée par les soldats français. La France entière est une grande colonie internationale, cultivée par les ilotes français, bons bœufs de labour, ouvriers adroits, dociles à l'aiguillon et au fouet, sous la surveillance et pour le profit des étrangers, spécialement de nos frères hébreux.

Oui, Français, donnez vos milliards, donnez votre sang pour garder notre France, notre grasse ferme, notre précieux Chanaan, notre joyeux Moulin-Rouge. Mon compatriote Reinach vous en conjure ; il vous l'ordonne. Et vous l'écoutez. C'est la joie d'Israël et la joie du monde entier de voir les lois militaires de la France rédigées, les archives diplomatiques de la France écümées, les finances et les trésors artistiques de la France gérés par le ghetto de Frankfort.

La loi des trois ans a été discutée, devant la Chambre et dans la presse, par M. de Mun dont le nom figure dans toutes les sociétés de notre compatriote Lazare Weiller ; par le tribun Jaurès, qui prend les ordres de l'Ambassade d'Allemagne et qu'entretiennent royalement nos compatriotes, les grands spéculateurs de la Berliner Tageblatt; par Joseph Reinach, héritier des talons de chèques du Panama, des chemins de fer du Sud, enrichi d'énormes pots de vin sur les fournitures de l'armée française, et vice-président de la commission de l'armée.

Les Français ne se rappellent plus la fameuse lettre :

Mon cher Reinach,

L'attitude que vous prenez en présence de ma situation est infiniment regrettable pour moi et pour vous. Si vous aviez agi loyalement envers moi, je n'aurais pas à compter avec les difficultés actuelles. Si, à l'époque où vous deviez remettre, pour moi, à Léon Chabert, quinze cent mille francs, vous lui aviez remis cette somme entière, j'étais tiré d'embarras d'une façon complète; qu'avez-vous fait? Vous m'avez indûment retenu cinq cent mille francs malgré mes protestations.

Je vous ai demandé déjà souvent la restitution de cette somme. Aujourd'hui, ne pouvant plus attendre, je l'exige immédiatement. Si vous refusez, je suis décidé à agir vis-à-vis de vous avec la dernière énergie. Il me sera facile de prouver par vos propres écrits que, sur la part qui vous revenait dans le marché des Lits militaires, la Société des Lits militaires vous avait chargé de me payer une commission de quinze cent mille francs.

Vous n'oserez plus me refuser la restitution des cinq cent mille francs si injustement enlevés. Votre refus serait ma ruine, mais ma ruine serait la vôtre, soyez-en absolument convaincu... Mon ami Guillot me télégraphiera la décision que vous aurez prise. Rappelez-vous notre Testament : œil pour œil, dent pour dent.

A vous, CORNELIUS HERZ.

Notre Cornelius Herz est mort; Clémenceau rançonne maintenant les Dreyfus, les Goudchaux, les Rothschild, la synagogue de Roumanie; les Reinach digèrent les dépouilles de l'armée française, pendant que les Crémieux et les Levy opèrent sur la marine française, pendant que nos Salmon, Cahen, Hanen et Wertheimer font manger des vaches tuberculeuses et du singe pourri aux soldats et aux marins français. Les millions bravement gagnés par nos Reinach sur les cadavres et sur les tirelires des Français inspirent aux autres Français un respect merveilleux. Les députés français laissent la parole à ces hardis Hébreux pour régler les institutions militaires et les manœuvres diplomatiques de la France. Quelles autorités plus sûres pourraient-ils consulter?

Devant la statue de Jeanne d'Arc, regardez à la tête des manifestants français ; vous y verrez nos jeunes Bloch et nos vaillants Meyer, descendants des Gaulois, fils de Vercingétorix, sève de la vieille terre française ; vous y verrez Déroulède très cher et fidèle ami d'Arthur Meyer qu'il connaît pour un espion au service des ambassades étrangères et pour un mouchard au service de la sûreté générale ; vous y verrez Galli, président du conseil municipal, qui remit l'administration de la capitale française aux mains d'Isaac Weiss, venu de Budapest, et de Gruenbaum-Ballin, venu de Frankfort. Corrompre, dégrader les farceurs du patriotisme français avec les millions que nous avons pris dans la poche des Français, voilà notre plaisir. Nous avons de l'esprit, nous !

Qui donc serait assez impie pour immoler notre patrie elle-même sur l'autel de je ne sais quelle chimère ?, demande, à Mondidier, l'Hébreu Klotz, ministre de la République. A Wissembourg, nous étions un contre dix ! constate M. de Waleffe, Belge autant que Clément Vautel, que Francis de Croisset, que la plupart des journalistes boulevardiers, Belge comme les comtesses qui s'amuse à vous donner d'anciens apaches pour ministres, des exhibitionnistes pour tribuns du peuple, des cocus complaisants pour ambassadeurs et pour académiciens. Ah La France, savez-vous, fait bien rigoler la Belgique ! Nos petits soldats, nos admirables officiers ont pour chantre au Gaulois un Mittchell, métis d'Anglais et d'Espagnole.

Qui représente, en Russie, les intérêts des auteurs dramatiques français? Notre compatriote Wiener, anobli par la République en de Croisset, Et les intérêts des autres écrivains français? Notre compatriote Kohen, travesti en Semenoff par la Société des Gens de Lettres. Les sociétés qui traitent pour les fournitures de toutes sortes avec les grandes administrations françaises, surtout avec les administrations militaires, sont entièrement étrangères ou peuplées d'étrangers : Baer, Braun, Berliner, Stern, Sonneborn, Maggi, Stoll, Bodmer, Abegg-Stockar, etc., etc. Les théâtres de Paris ne jouent que des œuvres d'étrangers, Italiens, Allemands, Hébreux, Anglais, Polonais, Russes. Les scènes officielles et subventionnées donnent l'exemple. Les Français n'aiment que nous, n'ont confiance qu'en nous ; ils sentent leur infériorité mentale et la nécessite de notre commandement. Leurs femmes et leurs filles se jettent à la tête de tous les exotiques, baladins, bateleurs, barbouilleurs de toile ou de papier, violoneux ou racleurs de guitares.

Dans les autres pays, les immigrés font un stage de plusieurs générations avant d'être admis à la pleine vie politique. En France, c'est au débotté que le marchand de cacaoettes, le trafiquant de femmes, l'escroc, le rat d'hôtel fugitif de Varsovie ou d'assy, de Kiew ou de Hambourg, sont promus citoyens de première classe, dirigeants, gouvernants, avant de savoir la langue du pays. Les commerçants et les hôteliers de France, qui ne feraient pas crédit de cent francs et ne prêteraient pas cent sous à leurs concitoyens dans l'embarras, ouvrent leur boutique et souvent leur caisse toutes grandes au premier aventurier qui se pare d'un nom rastaquouère. C'est un grand honneur que nous leur faisons de les dévaliser. Nous sommes ici chez nous. A Fashoda, l'Angleterre a humilié la France de la plus brutale façon. Ce souvenir n'empêche pas les Français de serrer les Anglais dans leurs bras, de leur vouer une amitié cordiale, de mendier leur protection.

Les gouvernements étrangers entretiennent des agents dans tous les postes où peut se faire sentir utilement leur action. La grève des chemins de fer, l'explosion de la Liberté, la mise hors de combat d'une division de la flotte française aux premières menaces de rupture, montrent comment l'Allemagne débiterait en cas de guerre. L'Italie et l'Angleterre ont pris les mêmes précautions. Et les journaux au service de l'étranger, qui pullulent dans les conjonctures critiques, troublent facilement l'opinion. L'affaire Ferrer a été une répétition générale des mesures que nous saurions prendre. En quarante-huit heures, nous avons jeté dans les rues de Paris quelques dizaines de mille hommes. Nous en avons trois cent mille, moitié Allemands, moitié Juifs d'importation récente que la République a fait citoyens électeurs, mais qui n'entendent pas un mot de français, qui n'obéissent qu'à leurs chefs et à leurs prêtres nationaux, qui savent manier la bombe et le brownning, qui se rendront maîtres de la Babylone moderne en quelques heures. Ah ! oui, nous les tenons, les Français !

Ils ont pu, avec trois mille hommes de police et de troupes réglées, avec des mitrailleuses, des canons et de la dynamite, triompher de Bonnot agonisant à Choisy-le-Roi. Cent mille Marseillais en armes ont pu vaincre une vieille panthère abrutie d'opium. Mais quand l'armée étrangère qui occupe déjà Paris prendra ses positions de combat, quand nos journalistes auront déconcerté, désespéré, affolé les multitudes françaises au premier signe du mystérieux chef d'orchestre; quand les rares Français encore capables de sang-froid et de résolution seront tombés sous le couteau de nos Macchabées, le grand dessein sera bien proche de l'accomplissement. La France entrera dans ses nouvelles destines. Le 7 juin 1913, au large de Toulon, le président de la République française assistait à la grande parade navale. Les Français avaient rassemblé toute leur flotte utilisable : soixante-quinze bâtiments de tout rang, cuirasses, croiseurs, torpilleurs, contre-torpilleurs et sous-marins.

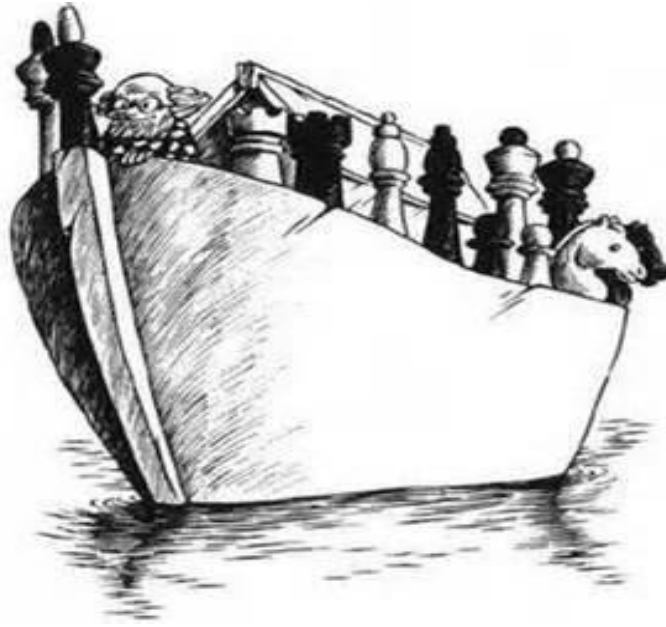
On avait eu la spirituelle attention d'embarquer la presse et les parlementaires vomissant sur le Carthage, qu'a rendu fameux une insulte italienne. Fort à propos, le tribunal de la Haye venait de rendre (6 mai) sa sentence arbitrale dans l'affaire des paquebots saisis. Pour avoir arrêté, visité, séquestré le Carthage et le Manouba, portant pavillon postal de la France, et pour avoir canonné le Tavignano, caboteur français ; pour avoir obligé les commandants français à livrer les passagers turcs qui croyaient à l'honneur de la France, l'Italie paiera une amende totale de 167.000 francs. Cent soixante-sept mille francs pour trois affronts sanglants qui avaient fait monter le rouge de la honte au front de tous les marins, de tous les Français, et qui avaient déshonoré les trois couleurs sur les mers du globe ! Selon leur coutume, les Français digéraient l'outrage en poussant des hurrahs. Ils étalaient leur force, sans comprendre que, plus ils montraient de force, plus ils avouaient de lâcheté.

Avec les trois soufflets de l'Italie sur la joue et les 167.000 francs dans leur poche, ils assistaient au défilé de leurs soixante-quinze vaisseaux de guerre; ils clamaient : Vive la France ! Il n'y a que nous ! Tout le monde a peur de nous ! Nous sommes épatants sur terre et sur mer ! Lorsque... C'est le *Matin* (8 juin 1913) qui raconte le fait : Une simple barque italienne, grée en brick, le cap sur Gênes, se fit un jeu de couper la route à toute la puissance navale de la France. Elle fila devant cette cohue de soixante-quinze bâtiments, chargés de canons monstrueux et de torpilles, sans plus s'en soucier que d'un marsouin. Et les lignes furent rompues. Les commandants français manœuvrèrent à l'envi pour ne pas gêner l'effronté bateau qui portait les couleurs italiennes : le Carthage les avait reconnues ! Peut-être la barque italienne allait-elle arrêter, visiter, séquestrer le vaisseau amiral de France avec le Président de la République et sa cour!... L'angoisse était cruelle.

Cet incident amuse l'Italie autant que la triple piraterie déjà soufferte par la marine française. Les Français, depuis 1870, ont les reins cassés ; ils ne connaissent pas la valeur des facteurs moraux ; ils ne se rendent pas compte que les humiliations patiemment essuyées, sous les yeux de tous les peuples gouailleurs, abaissent plus un pays qu'une délaite sanglante. Le même port de Toulon avait vu la panique de l'équipage de la Liberté : cent cinquante hommes fuyant à la nage le bâtiment qu'un peu de discipline aurait sauvé. Puis, la panique des régiments coloniaux, pendant les obsèques des victimes de l'explosion : des centaines de soldats jetant leurs fusils, quittant leurs rangs ou leurs postes, et se sauvant à toutes jambes, sans qu'on ait jamais su ce qui les avait soudain épouvantés.

Les tartarinades verbales et les coups de grosse caisse ne changent rien aux choses qui sont. Tous les peuples ont des yeux pour voir où en sont les Français. Les Français sont en notre pouvoir. Quand ils font semblant de vouloir défendre leur pays contre les ambitions de l'Allemagne, et qu'ils s'agitent, et qu'ils poussent des clameurs, et qu'ils lancent des défis, à qui pensent-ils donner le change ? Leur ancien pays ne leur appartient plus ; ils n'y sont plus que les bœufs de labour, les ilotes, les serfs. Et c'est à nous de savoir s'il convient d'accueillir ou de repousser les étrangers qui voudraient, avec nous, une part à la curée de cette riche proie: la France.

Traduit du yiddish, Octobre 1913 ...



***Avertissement : "Ed-Kuruchetra" a pour mission de diffuser des documents à caractère historique pour mettre en évidence les réalités du monde en synchronicité avec leur réelle interprétation. Ce sont donc des informations qui vont à l'essentiel et hiérarchisent les connaissances en les rendant accessibles à toutes les intelligences. Car ce n'est pas le manque de bon sens qui fait le plus souvent défaut en général, mais la confusion créée délibérément pour dominer sans réciprocité. Les enjeux qui en découlent concernent les fondements mêmes de nos existences. C'est une œuvre spirituelle sans religiosité et politique sans parti pris...
Mais sans complaisance !***

Ed-Kuruchetra.over-blog.com

ed.kuruchetra@yahoo.fr



ED - KURUCHETRA